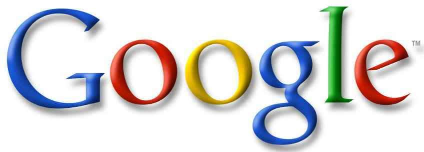


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

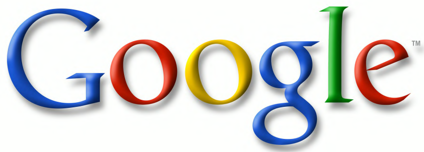
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

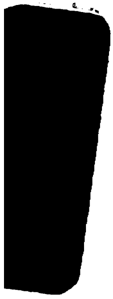
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

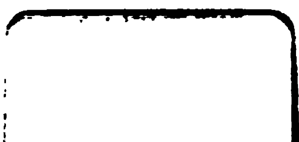
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





David

C

HISTOIRE
D'ANGLETERRE,
REPRÉSENTÉE PAR FIGURES
ACCOMPAGNÉES
DE DISCOURS.

TOME TROISIÈME.

Nota. Ce troisième volume de l'Histoire d'Angleterre, est le trente-deuxième de la collection de l'artiste.

Cette collection est composée :

Antiquités d'Herculanum.	11	vol. *in*-4°.
Idem. — Etrusques Grecques et Romaines.	5	
Muséum de Florence.	6	
Histoire de France.	5	
Idem. — d'Angleterre.	3	
Idem. — de Russie.	2	
	32	vol. *in*-4°.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS LA DESCENTE DE JULES CÉSAR, JUSQU'A LA FIN DE LA GUERRE D'AMÉRIQUE, REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

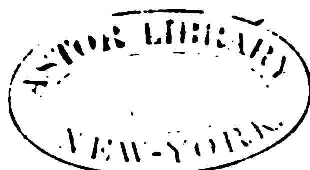
GRAVÉES PAR F.-A. DAVID, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET SCULPTURE DE BERLIN;

ACCOMPAGNÉES DE DISCOURS,

PAR MILCENT.

3

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez l'AUTEUR, F.-A. DAVID, rue Pierre-Sarrazin, n°. 14.

M. DCCC.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

HISTOIRE D'ANGLETERRE

Représentée par Figures

Gravée par F. A. David.

(Accompagnées de Discours.)

(Contenant 15 Estampes;)

TOME III.

A Paris, chez M. David rue pierre Sarazin N.° 13.

~~1142C.-2K~~

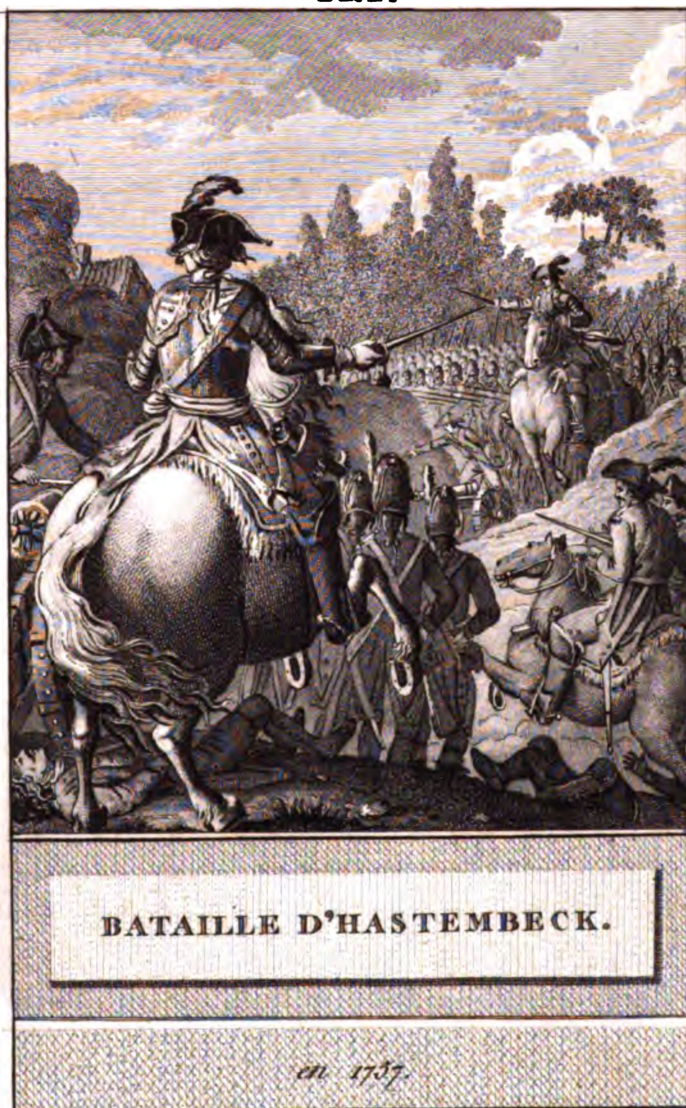
David

C

HISTOIRE
D'ANGLETERRE,
REPRÉSENTÉE PAR FIGURES ACCOMPAGNÉES DE DISCOURS.

TOME TROISIÈME.

Pl. Ire.



BATAILLE D'HASTEMBECK.

en 1757.

Dessiné par le Jeune — Tom. III. — *Gravé par David.*



Pl. I.re



BATAILLE D'HASTEMBECK.

en 1757.

Dessiné par le Jeune Tom. III. *Gravé par David*

Pl. Ire.



BATAILLE D'HASTEMBECK.

en 1757.

Dessiné par le Jeune Tom. III. *Gravé par David.*

La marine françoise ne faisoit que commencer à sortir de l'engourdissement où elle étoit tombée sous le ministère pusillanime du cardinal de Fleuri. La France n'avoit plus cette foule de grands hommes qui, sous le règne brillant de Louis XIV, la firent si long-tems triompher des flottes combinées de ses ennemis. Elle ne pouvoit opposer aux habiles généraux de l'Angleterre et à ses flottes aguerries que des officiers sans expérience et une marine encore novice.

Le ministère anglois sentit sous ce rapport la foiblesse de la France ; il mit sous les ordres de l'amiral Hawke une flotte composée de dix-huit vaisseaux de ligne, quelques frégates et cinquante-huit bateaux de transports. Elle portoit une armée de débarquement de dix mille hommes aux ordres du général Mordaunt.

La France inquiète sur le but d'un pareil armement, faisoit à la vérité des préparatifs dans tous ses ports, depuis Brest et Saint-Malo jusqu'à Rochefort ; mais ils étoient insuffisans, et surtout trop tardifs pour résister à un armement aussi considérable. Les côtes françoises n'étoient pas plus en état de défense ; mais par un bonheur inespéré pour la France, les deux généraux anglois après avoir pris l'île d'Aix, et y avoir commis les excès les plus odieux, perdirent le tems en conseils de guerre, et revinrent honteusement dans les ports d'Angleterre, sans avoir seulement tenté le débarquement.

Les deux généraux anglois, vils instrumens d'une intrigue qui vouloit perdre les deux nouveaux ministres, firent ainsi échouer le plan habilement conçu par eux, et ne craignirent pas de faire perdre à la patrie les dépenses énormes de cet armement et les avantages qui devoient en résulter.

Le peuple indigné, ne se laissa point abuser; les deux

ministres conservèrent l'estime publique. Le procès de Bing étoit encore récent. Un conseil de guerre fut demandé à grands cris par la nation entière; mais si dans le premier cas un innocent avoit été sacrifié aux intérêts des ministres, ici les coupables furent sauvés pour renverser le crédit de deux ministres habiles et vertueux. Le conseil de guerre déclara innocent les deux généraux.

Quoiqu'il en soit, cet événement fut suivi de nouvelles mesures pour faire échouer le dessein des ennemis, protéger le commerce de la nation, en garantir les possessions, tant en Amérique que dans les Indes orientales, et reculer les limites de ces possessions, en tournant particulièrement toutes les vues de la législation du côté de la marine, mesures qui depuis ont valu à la grande Bretagne les succès de ses armées dans les deux parties du monde.

Bientôt l'amiral West mit à la voile de Spithead avec une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, et alla établir sa croisière entre les caps Finistère et Ortugal. L'amiral Coates, avec une forte escadre, mit à la voile du même port pour escorter une flotte marchande destinée pour l'Amérique. Le chef d'escadre Stevens partit aussi avec les vaisseaux destinés pour les Indes orientales; l'amiral Holbourn et le chef d'escadre Holmer se mirent en mer de Sainte-Héléne pour l'Amérique avec onze vaisseaux de ligne et cinquante bateaux de transport.

Toutes ces forces ne donnèrent pas d'abord aux Anglais la prépondérance qu'elles sembloient leur promettre en Amérique. Les tentatives de l'amiral Holbourn contre Louisbourg échouèrent par l'habileté et la célérité du chef d'escadre Dubois de la Mothe, qui, parti de Brest avec une escadre, avoit prévenu les Anglois et jeté l'ancre dans le port de cette ville.

D'une autre part, M. de Montcalm enlevoit à l'Angleterre le fort Guillaume Henri, construit sur la côte méridionale du lac George pour couvrir les frontières des colonies angloises et commander sur le lac.

Les affaires étoient dans une meilleure position aux Indes orientales. Le célèbre colonel Clives, qui depuis a joué un si grand rôle, détrônoit le vice-roi du Bengale, et y plaçoit une créature de la compagnie des Indes, sous les conditions les plus avantageuses pour elle, et enlevoit Chandernagor aux François, qui par ces opérations furent totalement exclus du commerce du Bengale. Ces succès furent un peu balancés par M. de Bussi, qui se rendit maître de toute la côte, depuis Ganjam jusqu'à Masulipatam.

Sur le continent, l'Angleterre, qui de partie principale n'étoit devenu qu'un foible accessoire, laissoit jouer au roi de Prusse le rôle brillant qui a placé son nom parmi les plus grands capitaines. Réduit presqu'à ses propres moyens, on le vit faire tête à toutes les forces réunies de la France, de la maison d'Autriche, d'une partie de l'Allemagne et de la Russie même, qui envoya cent vingt mille hommes pour pénétrer en Lithuanie. Par des combinaisons profondes, une activité inconcevable, et une audace qui en imposoit à ses ennemis, Frédéric envahit toute la Bohême; il ne lui restoit plus à prendre que la ville de Prague pour réduire aux abois la maison d'Autriche, et triompher de la ligue puissante qui s'étoit formé contre lui. Cette place forte, ou les débris de plusieurs armées vaincues et détruites par Frédéric s'étoient réfugiés, étoit déjà sur le point de se rendre après plusieurs sorties aussi meurtrières qu'inutiles, quand le maréchal Daun, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, dernière

ressource de l'impératrice, opposant à l'impétuosité de Frédéric une prudence tranquille et une circonspection flegmatique, parvint à faire changer la fortune.

Le roi de Prusse, comme il l'avoua après la bataille, fit la faute de l'attaquer dans des retranchemens inexpugnables, dont il ne put parvenir à le tirer, et l'on vit la valeur et l'audace échouer contre la sagesse et la prudence. Après la perte de la bataille de Chotzemitz, le roi de Prusse évacua toute la Bohême et se réfugia dans la Saxe.

Cet échec du roi de Prusse fit bientôt tomber tout le poids de la guerre sur les états héréditaires du roi de la Grande-Bretagne. Le duc de Cumberland, à la tête des troupes de Hanovre, de Hesse, de Brunswick, de Saxe-Gotha, de Lunébourg, et d'un gros corps de Prussiens, fut chargé de défendre l'électorat de Hanovre, menacé par les forces françoises, aux ordres du maréchal d'Estrées et du prince de Soubise.

Dès les premiers pas le duc de Cumberland fit une faute qui eut les suites les plus funestes. Chargé de défendre l'électorat d'Hanovre, non-seulement il repassa le Weser qui en est la barrière naturelle, avec une armée en état de faire tête aux François, mais encore il laissa ses ennemis traverser la même rivière.

Le maréchal d'Estrées profita habilement de cette faute qui ne tarda pas à le faire triompher à Hastembeck, poste avantageux, dans lequel le duc de Cumberland s'étoit retranché.

Ce dernier, qui s'étoit avancé jusqu'à Winkelsen, voyant que les ennemis gagnoient toujours du terrain, se retira sur Hall, qu'il abandonna presqu'aussitôt, et dont les François s'emparèrent le 22 juillet 1757.

Le 24, ils s'avancèrent sur trois colonnes avec leur

artillerie vers le village de Latford ; le major général Furstemberg qui commandoit les Hanovriens, postés dans ce village, en donna aussitôt avis au duc de Cumberland qui envoya un corps de troupes sous les ordres du lieutenant général Sporken pour renforcer ce poste. Voyant l'impossibilité de le défendre contre les François, le premier en retira toutes les troupes, et s'attacha particulièrement à se fortifier dans sa position sur de hautes montagnes peu éloignées de la rive droite du Weser, couvertes de grands bois, et traversées par des ravins de plus de vingt pieds de profondeur. Outre les batteries que les Hanovriens avoient élevées au front de leurs troupes, derrière le village d'Hastembeck, qu'ils occupoient, ils en avoient encore d'autres sur les hauteurs à leur gauche, qui étoit le seul côté par où il paroissoit qu'on put les attaquer, et où il n'y avoit de praticable qu'un espace d'environ deux cent toises de large que les batteries devoient foudroyer.

Le 25 au matin, M. d'Estrées vit les Hanovriens rangés en bataille derrière le marais d'Hastembeck, dans la position la plus avantageuse, sur une éminence, entre le Weser et les bois, avec Hamelen à leur droite, Hastembeck au front, et de grands bois à la gauche, où le duc de Cumberland avoit fait élever une batterie de douze pièces de canons et obusiers. Outre le marais d'Hastembeck qui couvroit toute la droite, il y avoit à la gauche un chemin creux qui s'étendoit depuis le village jusqu'à la batterie. Le major général Schulemberg, avec les chasseurs et deux bataillons de grenadiers, avoit pris poste au coin du bois, à la gauche de la batterie, et le duc de Cumberland avoit fait éclaircir le front du village d'Hastembeck, pour que les François ne pussent s'en emparer. Tous les chemins qui y conduisoient du côté de l'ennemi avoient été rendus

impraticables, et ce fut dans cette position que le général des Hanovriens leur fit passer sous les armes la nuit du 24 au 25.

La journée du 25 se passa respectivement en dispositions préparatoires. Enfin le 26, à la pointe du jour, le général anglois monta à cheval pour reconnoître la position des François. Cependant M. de Chevert s'étoit avancé à la gauche de l'armée hanovrienne avec les brigades de Picardie, Navarre et la Marine, auxquelles M. d'Estrées ajouta celle d'Eu, tirée de la réserve de M. de Landau, qui rejoignit l'armée la même nuit.

Le feu commença le matin par les batteries du duc de Cumberland; celles des François leur répondirent jusqu'à huit heures trois quarts, mais avec peu de vivacité, parce que M. d'Estrées vouloit former la principale attaque en même-tems que M. de Chevert paroîtroit à la droite, et comme ce commandant avoit eu quatre lieues à faire pour joindre les ennemis, il ne put arriver que sur les neuf heures. Ce ne fut donc qu'à cette heure que les François firent agir toute leur artillerie; mais elle fit alors un feu si terrible qu'elle détruisit successivement toutes les batteries hanovriennes. Pendant que M. de Chevert chassoit les ennemis de leurs postes, M. d'Armentières longea le bois à mi-côte, et M. d'Anlezy, avec la brigade de Champagne, soutenue de celle de Reding, se rendit maître d'une redoute de neuf pièces de gros canons et de deux obusiers; mais il arriva un contretems qui retarda la victoire des François, et donna la facilité de se rallier aux Hanovriens qui étoient déjà en fuite dans cette partie. Trois mille grenadiers du duc de Cumberland étant tombés sur la brigade d'Eu qui occupoit une hauteur, les autres brigades françoises qui entendirent un feu redoublé de ce côté, méconnurent

méconnurent leurs propres troupes, et crurent que les Hanovriens ayant pénétré dans cette partie du bois, vouloient tourner l'armée françoise ; ils dirigèrent aussitôt tout leur feu sur la brigade, qui se trouva entre celui des amis et des ennemis, et fut forcée d'abandonner son poste, ce qui suspendit l'attaque, et donna aux Hanovriens le tems de faire leur retraite sans être troublés, au-delà de la rivière de Hamel. Cependant l'armée de Cumberland n'ayant pu conserver aucun poste à sa gauche, fut encore forcée dans le village d'Hastembeck par M. de Contade, qui la prit en flanc, soutenu du feu de l'artillerie, qui fut servie avec une activité presque sans exemple, et obligea les Hanovriens d'abandonner le village, et de se replier sur leur droite, avec laquelle ils effectuèrent leur retraite.

Les suites de cette victoire furent l'envahissement par les François de l'électorat de Hanovre qui fut mis à contribution, et dont la capitale ouvrit ses portes au vainqueur.

LA GUADELOUPE

Conquise par les Anglois en 1759.

Après cet échec, le duc de Cumberland se mit à couvert sous le canon de Stade, mais bientôt il ne s'y trouva pas en sûreté ; déjà il étoit à la veille de voir son armée totalement détruite ou prisonnière, quant un moyen inespéré le tira d'affaire.

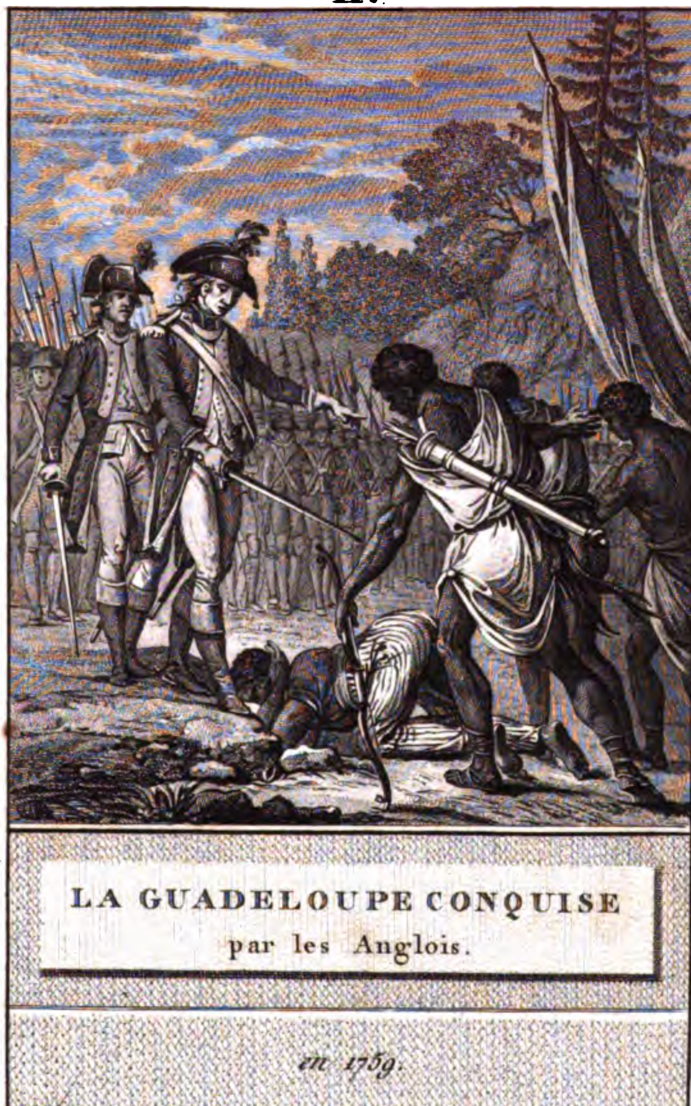
Par une de ces intrigues si communes à la cour de France, le vainqueur de Hastembeck avoit été obligé de remettre le commandement de son armée au duc de

Richelieu. Celui-ci n'avoit plus qu'à profiter de la victoire due au génie du maréchal d'Estrées. Le duc de Cumberland connoissoit l'avidité du courtisan françois ; tout-à-coup, le 10 septembre, on publia au camp de Closter-Seven une convention de neutralité, sous la garantie du roi de Danemarck, et le maréchal de Richelieu se retira à Halberstat, où il resta dans l'inaction. L'argent de l'Angleterre fit ce qu'elle ne pouvoit attendre de l'incapacité de son général ; l'armée fut sauvée.

La cour d'Angleterre s'étoit bien promis de n'observer cette convention que jusqu'à la première occasion favorable qui se présenteroit de la rompre. La perte de la bataille de Rosbach par le prince Soubise, et les succès marqués du roi de Prusse, firent penser au cabinet de Londres que le moment étoit arrivé de rompre impunément une convention qu'il avoit grassement payée. L'infraction au traité se commit avec une telle impudence, que les troupes du prince de Brunswick, qui refusoit de s'y prêter, furent enveloppées, ses généraux arrêtés et forcés de se joindre aux Hanovriens. Le maréchal de Richelieu écrivit, pour la forme, une lettre de réclamation au prince Ferdinand, qui commandoit les Hanovriens, et qui déclara qu'il lui porteroit sa réponse à la tête de son armée. Un ton si fier devoit être soutenu par la victoire ; mais il fut battu, et l'électorat de Hanovre mis à contribution.

Les succès de la campagne de 1757 n'ayant pas répondu sur le continent aux grandes espérances que les Anglois avoient conçues, et aux dépenses énormes qu'ils avoient faites, tant pour leurs troupes de terre que pour l'augmentation de la marine ; ils résolurent de redoubler leurs efforts et de profiter de leur supériorité en mer pour anéantir, s'il étoit possible, la puissance des François

II.



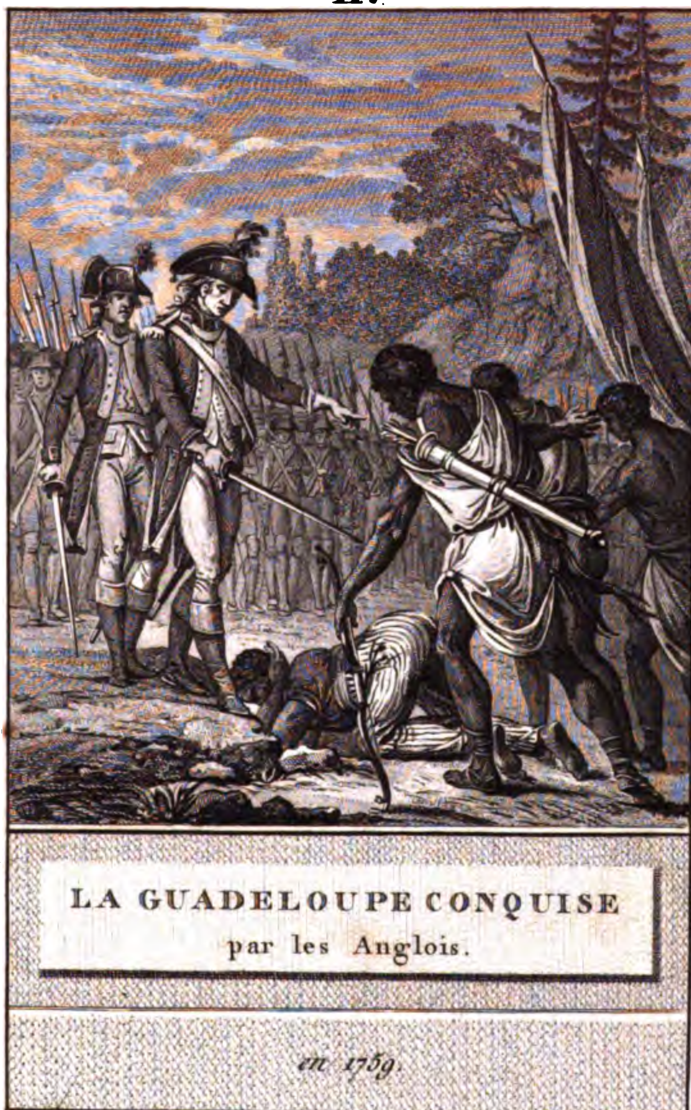
LA GUADELOUPE CONQUISE
par les Anglois.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

II.



LA GUADELOUPE CONQUISE
par les Anglois.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

dans la partie de l'Amérique où les deux nations rivales avoient établi le principal théâtre de la guerre.

En effet, la marine angloise devint si formidable par les soins actifs du ministère, soutenus des sommes immenses accordées par la nation, qu'il fut impossible aux escadres françoises, quoique montées par les plus habiles commandans, de résister à la supériorité des Anglois en nombre d'hommes, de canons et de bâtimens.

Jusques-là tout étoit glorieux et convenable, mais par une fatalité qui tient peut-être au caractère anglois, la nation ne sut pas profiter de ses avantages avec le calme et la magnanimité qui sont le plus bel appanage de la puissance et de la victoire ; la piraterie s'exerçoit sur toutes les mers avec les excès les plus déshonorans ; neutres, amis, ennemis, aucun pavillon n'étoit exempt de subir les lois les plus humiliantes. Un vaisseau hollandois chargé des équipages et des domestiques de l'ambassadeur d'Espagne auprès du roi de Dannemarck fut attaqué et pris trois fois successivement ; autant de fois les portes des chambres furent forcées, les malles de l'ambassadeur rompues et pillées, son carosse jeté dans la mer, ainsi qu'un autel et des ornemens d'église ; ses officiers furent insultés et maltraités, ses domestiques dépouillés, ses effets ses lettres de crédit même enlevées, et une lettre de change volée. Les réclamations s'élevèrent de toute l'Europe contre les dominateurs de l'Océan, devenus de vils brigands ; à la vérité des ordres furent donnés pour arrêter le cours de ces honteux désordres ; mais le gouvernement bien loin de punir des excès si contraires aux lois des nations, les autorisa bientôt en jugeant toujours en faveur des sujets de la Grande Bretagne.

Les triomphes de la nation angloise lui firent concevoir de

plus hautes espérances et oublier le peu de succès de toutes les descentes tentées sur les côtes de France. Un descendant du fameux Malboroug fut mis à la tête d'une expédition dirigée contre les côtes de Bretagne. Cette nouvelle tentative eut le succès de toutes les autres. Après avoir débarqué dans la rade de Cancale, et brûlé quelques maisons dans un des faubourg de Saint-Malo, le commandant anglois se rembarqua précipitamment à l'approche des François qui s'assembloient de toutes parts pour le venir attaquer. Après avoir essayé inutilement de surprendre Granville, le Havre et Cherbourg, Malboroug retourna honteusement en Angleterre.

Une nouvelle tentative attira pour cette fois à l'orgueil britannique un châtiment qui mérite d'être rapporté. L'amiral Bligh commandoit l'expédition, il fit bien sa descente, mais il n'effectua pas son rembarquement assez tôt pour échapper à l'impétuosité et à la valeur françoise. Son arrière-garde composée de l'élite des troupes angloises, de tous les grenadiers et de la moitié du premier régiment des Gardes, au nombre de quinze cens hommes, fut enveloppée et taillée en pièces ou périt dans les flots; le petit nombre qui survécut fut obligé de se rendre à discrétion, et d'implorer la miséricorde et la générosité françoise. La clémence dont ces derniers usèrent fut d'autant plus honorable pour eux, que de l'aveu même des Anglois, leurs compatriotes s'étoient abandonnés dans cette expédition à tous les excès de la maraude, du pillage, de l'incendie, de la brutalité et de la débauche la plus honteuse.

Si les armes des Anglois n'eurent pas de succès sur les côtes de France, ils en furent amplement dédommagés par la campagne glorieuse qu'ils firent en Amérique. L'anéan-

tissement des colonies françoises, et la ruine du commerce de cette nation dans cette partie du monde étoient les principaux objets qu'ils avoient en vue, et c'est à leur marine qu'ils durent la réussite de leur plan.

Avec une rapidité inconcevable les Anglois arrivent à l'isle du Cap-Breton, y font une descente, détruisent tous les vaisseaux qui se trouvent dans le port, s'emparent de Louisbourg et de l'isle Saint-Jean; ils emportent le fort de Frontenac, et forcent les François d'abandonner le fort Duquesne.

Les Anglois éprouvèrent à la vérité quelques défaites; mais la prise de Louisbourg et de Frontenac leur fournit pour l'année suivante des moyens de s'emparer du Canada et de sa capitale.

Le commerce de la gomme arabique, dans une étendue de plus de 500 mille, depuis le Cap-Blanc jusqu'à la rivière de Gambie, étoit fait par les François, sous la protection du Fort-Louis, qu'ils avoient bâti à l'embouchure du Sénégal, et de l'isle de Gorée qu'ils avoient fortifiée. Une escadre fut dirigée contre cet établissement et le Sénégal devint bientôt une propriété angloise.

La nature de cet abrégé ne nous permet pas de suivre sur le continent toutes les opérations militaires, qui, de part et d'autres eurent des succès divers, d'autant que les Anglois n'y eurent qu'une part indirecte et peu remarquable; nous nous hâtons de suivre leurs opérations maritimes.

Pendant que les escadres angloises, infiniment supérieures à celles des François en Europe, avoient pour objet d'anéantir toute la marine des rivaux de la Grande-Bretagne, ou au moins de l'obliger à se tenir enfermée dans ses ports; le gouvernement britannique jugea que le tems étoit venu de profiter de ses avantages, pour s'emparer

relâche qui lui étoit devenu si nécessaire. Ce secours ne put l'empêcher de toucher la terre, où il demeura engagé jusqu'à minuit; enfin il réussit à se remettre à flot, et avec le secours du *Bristol*, il échappa à une destruction qui parossoit inévitable. A sept heures du matin tous les autres gros vaisseaux ayant éteint le feu de toutes les batteries, les galiotes furent mises à l'ancre près du rivage, et commencèrent à bombarder la ville, dont les maisons qui n'étoient que de bois, et couvertes de paille, furent en peu de tems réduites en cendres. Les magasins à poudre sautèrent, et vers dix heures l'incendie fut général dans toute la place.

Le lendemain l'escadre jeta l'ancre à la rade de Basse-Terre; à cinq heures les troupes britanniques débarquèrent sans opposition, et prirent possession de la ville et de la citadelle qu'ils trouvèrent abandonnées.

Bientôt les François parurent au nombre de deux mille environ, à une lieue et demie de la ville, vers une maison où le gouverneur avoit établi son quartier général, et où il déclara qu'il conserveroit son terrain jusqu'à la dernière extrêmité. Les habitans avoient déjà repris leurs esprits, s'étoient rassemblés et fortifiés entre les hauteurs, avoient équippé et armé leurs nègres, et paroissoient défier tous les efforts des Anglois. Ceux-ci envoyèrent offrir au gouverneur une capitulation honorable, mais il la refusa avec courage.

Les habitans secondèrent parfaitement leur brave gouverneur, et harceloient les Anglois, en tirant sur eux des bois et des plantations à sucre. Ceux-ci se déshonorèrent par l'incendie et le pillage; on lut même alors dans les papiers de Londres, qu'ils poussèrent l'inhumanité jusqu'à faire périr dans les flammes un grand nombre de nègres cachés dans une plantation, et y mirent le feu de toutes parts.

A

A voir le peu de magnanimité avec laquelle la nation angloise a dans tous les tems usé de ses succès, on est tenté de croire qu'elle a un sentiment intime et secret de sa foiblesse, qu'elle dévoile elle-même, en abusant toujours de ses avantages. La modération et la générosité sont les véritables caractères de la force et de la puissance.

La défense de la Guadeloupe offrit un phénomène intéressant. Une jeune dame, nommée Ducharmey, ayant armé ses esclaves, se mit à leur tête, fit plusieurs attaques assez vives sur un poste avancé, que le major Melville occupoit, et éleva un retranchement sur une hauteur opposée à ce poste. Les ouvrages construits par cette héroïne furent emportés d'assaut par un détachement de troupes réglées; les Anglois ne parvinrent à y pénétrer qu'après avoir essuyé la plus vigoureuse résistance. Saisis d'une rage humiliante pour eux-même, ils brûlèrent les maisons et plantations de madame Ducharmey, qui commandoit en personne, et réussit à s'échapper des mains de ses ennemis.

Les habitans adoptèrent pour systême de défense une petite guerre qui harceloit de toutes parts les Anglois et convenoit seule à leurs moyens et à leur position. Ce systême triompha des Anglois, dont le général résolut de transporter le théâtre des opérations militaires dans la partie de l'île nommée *Grande-Terre*, qui est la plus fertile et la moins propre à une guerre de chicanes, qui les harassoit et leur faisoit perdre un tems précieux.

En conséquence, le Fort-Louis qui défend cette partie fut attaqué avec toutes les forces angloises, et ne tarda pas à être emporté. On apprit bientôt que M. de Bompar venoit d'arriver à la Martinique avec une escadre de trois vaisseaux de ligne et de trois frégates. M. Moore

appareilla avec sa flotte pour aller au devant de lui, et établit sa station à la Dominique.

D'un autre côté, M. Barington, à qui le commandement de terre étoit dévolu, résolut de poursuivre l'expédition de la Guadeloupe par détachemens, et le succès remplit parfaitement son attente ; il se détermina à faire une descente dans la partie de l'île nommée la *Grande-Terre*, et choisit pour ce service six cens hommes, qu'il mit sous les ordres du colonel Crump. Ils débarquèrent entre les villes de Sainte-Anne et de Saint-François, et détruisirent quelques batteries des ennemis ; en même-tems un autre détachement de trois cens hommes attaqua la ville du Gosier, l'emporta d'assaut, quoique la défense en eut été très-opiniâtre, chassa la garnison dans les bois, mit le feu à la place et démolit la batterie et le retranchement élevés pour la défendre.

Ce service rempli, ce détachement eut ordre de se faire un passage jusqu'au Fort-Louis, pendant que la garnison de ce fort ferait deux sorties pour seconder cette excursion. Ils y réussirent avec quelque perte qu'ils essuyèrent en forçant un poste très-fort qui se trouva sur leur route, et ils s'emparèrent d'une batterie que les François avoient élevée contre le camp anglois, dans le voisinage du Fort-Louis.

Le général ayant jusqu'alors réussi dans son projet, forma celui de surprendre en même-tems les villes de Petit-Bourg, Goyave et Sainte-Marie, situées sur le bord du Petit Cul-de-sac dans la partie de basse-terre. Il en confia l'exécution aux colonels Crump et Claveimg, qui échouèrent dans leur tentative.

Le général renvoya les mêmes commandans avec un détachement de quinze cents hommes pour faire la descente dans une baie peu éloignée de la ville d'Arnouville, au

fond du Petit Cul-de-sac, sous la protection du vaisseau le *Woolwick*. Les habitans ne s'opposèrent pas au débarquement, et à mesure que les Anglois avancèrent, ils se retirèrent vers un retranchement, au-delà de la rivière Lecosne. Ce poste étoit de la plus grande importance, et couvroit tout le pays jusqu'à la baie de Mahant, où l'on débarquoit toutes les provisions et les munitions qui venoient de Saint-Eustache. Des marais couverts de mangrove, rendoient les approches de la rivière inaccessibles, excepté par deux passages étroits, coupés de fossés larges et profonds, et que les François avoient fortifiés avec des redoutes bien palissadées, montées de canons, et défendues par une milice nombreuse. Malgré tous ces obstacles les commandans anglois résolurent de hasarder un assaut. Pendant que quatre pièces de canons et deux obus faisoient un feu continuel sur le sommet du retranchement, le régiment de Duroure et les montagnards s'avancèrent sous la protection de cette artillerie, tirant par pelotons avec la plus grande régularité. Les ennemis intimidés par leur conduite tranquille et hardie, commencèrent à abandonner le premier retranchement de la gauche ; les montagnards, soutenus par une partie du régiment, s'élancèrent avec impétuosité et suivirent les fuyards jusques dans la redoute dont ils s'emparèrent ; mais les habitans conservèrent toujours leur terrain dans les retranchemens de la droite, d'où ils fatiguoient excessivement les attaquans par leur mousquéterie et leurs canons. En une heure et demie on fit un pont de service, et les troupes angloises passèrent la rivière pour attaquer le poste que les ennemis abandonnèrent.

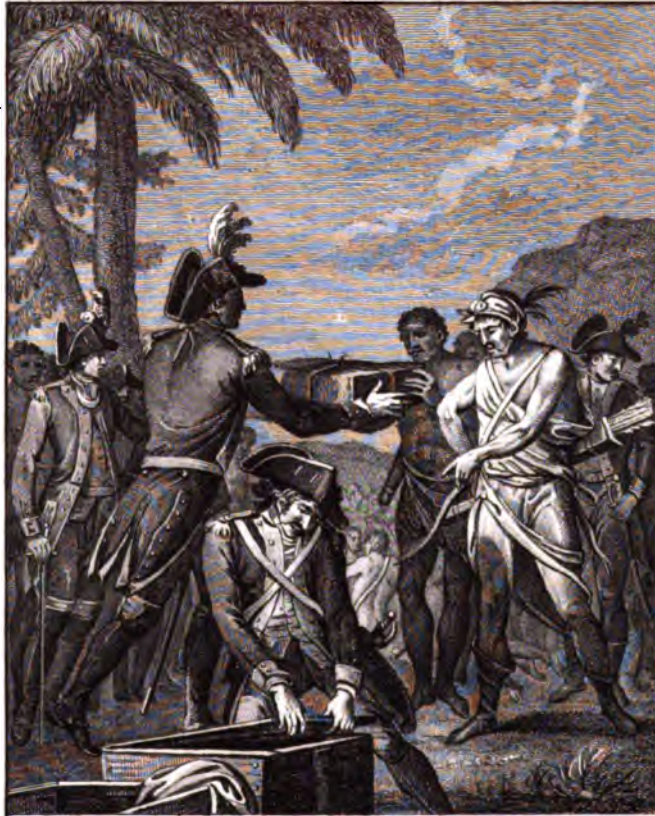
Les Anglois s'avancent alors vers Petit-Bourg, harassés dans leur marche par des partis détachés des ennemis. Ils arrivèrent le soir très-tard sur le bord de la rivière Lizarde ;

mais les François avoient fortifié le seul gué où l'on put la traverser, par de bons retranchemens protégés d'une batterie de quatre pièces de canons, qu'ils avoient élevée sur un côteau à leur derrière. Le colonel Clévering, pendant qu'il les amusoit par un feu constant, qui tira toute la nuit sur leur ligne, fit transporter à un mille et demi du gué, un nombre suffisant de troupes pour prendre les ennemis en flanc au point du jour, en même-tems qu'il les attaqua de front avec sa petite armée. Les François ne soutinrent pas l'affaire, et se retirèrent aussitôt qu'ils se virent entre deux feux. Le colonel fit aussitôt occuper les hauteurs voisines, et ne tarda pas à s'emparer de Petit-Bourg.

D'un autre côté le colonel Crump fut détaché avec sept cents hommes pour la baie de Mahant, où il brûla la ville et les batteries qu'il trouva abandonnées, ainsi qu'une grande quantité de provisions, qu'on avoit apportées de l'île Saint-Eustache.

Le colonel Clevering, après avoir laissé une petite garnison à Petit-Bourg, se mit en marche pour Sainte-Marie où il apprit que les ennemis avoient concentré leur forces, élevé des retranchemens et construit des baricades; mais on lui dit en même-tems que leurs derrières étoient totalement découverts. Le commandant anglois détacha le colonel Borlow avec un corps de troupes pour les attaquer de ce côté, pendant qu'il marcheroit lui-même contre le front de leurs retranchemens. Leurs corps avancés ne soutinrent qu'une volée de canon, et se retirèrent à leurs batteries de Sainte-Marie, dont les flancs étoient couverts par des bois et par des précipices. Quand ils virent que les Anglois n'étoient point épouvantés de ces obstacles, et qu'ils tournoient leurs lignes, ils en sortirent pour s'opposer à leurs efforts; mais ils furent aussitôt attaqués avec tant de

III.



ALLIANCE DES ANGLAIS
avec les Sauvages.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

III.



ALLIANCE DES ANGLAIS
avec les Sauvages.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

vivacité, et par un feu si bien servi, de canon et de mousquéterie, qu'ils abandonnèrent leur terrain, laissant le champ de bataille et toute leur artillerie au vainqueur, qui la même nuit établit ses quartiers à Sainte-Marie.

Le lendemain le colonel Clévering fut joint par deux députés des habitans de l'île, qui venoient demander quelle capitulatiou on vouloit leur accorder. On les conduisit à Petit-Bourg, où ils furent présentés au général Barington, qui, en faisant réfléction sur l'absence de la flotte, sur le petit nombre de troupes qu'il avoit à ses ordres, et qui diminoient tous les jours, sur les difficultés qu'il rencontreroit, et sur les secours que les habitans pourroient recevoir de la Martinique, jugea qu'il devoit profiter des conjectures, et régla aussitôt les conditions auxquelles ils se soumirent.

A peine la capitulation étoit signée, qu'il arriva un exprès au camp des François, pour apporter la nouvelle que M. de Bauharnois venoit de débarquer à Sainte-Anne, avec un corps de six cents hommes et deux mille Boucaniers, avec de l'artillerie, des provisions et des armes; mais aussitôt que la capitulation fut connue tous ces secours tardifs furent rembarqués pour la Martinique.

ALLIANCE DES ANGLOIS

avec les Sauvages, en 1759.

Les succès obtenus sur les colonies à sucre des François, donnèrent la facilité de tourner tous les efforts contre le Canada. Avant d'ouvrir la campagne sanglante que l'on méditoit dans les parties septentrionales de l'Amérique, on

avoit senti la nécessité de se concilier les naturels, et l'on avoit commencé dès la fin de l'année précédente à ramener quelques-unes des nations sauvages qui avoient pris les armes, soutenues et animées par les François, pour se venger des duretés que les Anglois avoient commises contre eux. En 1758, les gouverneurs de la Pensilvanie et de la Nouvelle Jersey, accompagnés d'un asssez grand nombre des principaux habitans, réussirent à les amener à un conférence, où la paix fut conclue avec les nations auxquelles on fit divers présens de bagatelles à leur usage. L'eau-de-vie, pour laquelle ces peuples ont la plus grande passion, ne fut pas épargnée, et ces farouches Américains se retirèrent tranquillement dans leurs habitations, et laissèrent aux deux nations les plus policées de l'Europe toute la liberté de s'égorger et d'arroser de leur sang les plaines du nouveau monde.

Ce traité avec le Canadien, facilitoit l'exécution du projet formé cette année par le ministère anglois contre les possessions françoises, sans être obligé d'employer toutes les forces des armes britanniques.

SIEGE DE QUÉBEC,

où le général Wolf est tué, en 1759.

D'APRÈS le plan arrêté, le général Wolf devoit gagner le fleuve St-Laurent, avec un corps de huit mille hommes et une forte escadre pour entreprendre le siége de Québec. Le général Amherst, qui avoit le commandement en chef, devoit, avec une autre armée de troupes réglées et de troupes provinciales, formant en tout douze mille hommes,

IV.



SIÈGE DE QUEBEC

en 1759.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

Tom. III.

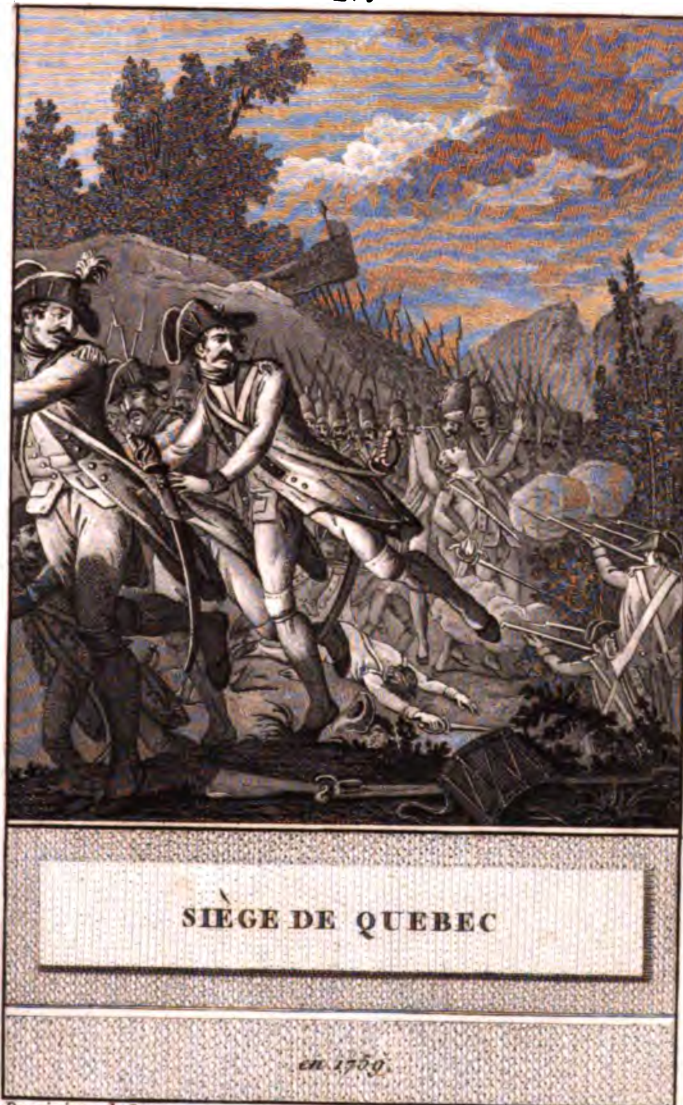
réduire Ticonderago et la pointe de la Chevelure, traverser le lac Champlain, suivre la rivière de Richelieu pour gagner les bords du fleuve St-Laurent, et joindre le général Wolf au siége de Québec. Enfin, un troisième corps commandé par le général Prideaux, devoit investir le fort François, élevé près de la chûte de Niagara. Ce fort étoit le plus important de l'Amérique Françoise, et commandoit, pour ainsi dire, à toutes les parties intérieures de ce vaste continent. Il tenoit en respect tout le pays des six nations; assuroit le commerce des parties intérieures, ainsi que la navigation des grands lacs et la communication entre le Canada et la Louisiane, ouvroit un passage pour faire des incursions dans les colonies Britanniques. Il fut en conséquence résolu que le général Prideaux, après avoir réduit Niagara, s'embarqueroit sur le lac Ontario, descendroit le fleuve Saint-Laurent, assiégeroit et prendroit Montréal, d'où il se joindroit à l'armée du général Amherst.

Outre ces trois corps, le colonel Stanwix étoit chargé, avec un petit détachement de réduire les moindres forts, et de nétoyer les bords du lac Ontario.

L'exécution de ce plan, fort bien conçu d'ailleurs, étoit accompagnée de très-grandes difficultés. La navigation du fleuve Saint-Laurent est aussi dangereuse qu'incertaine. La ville de Québec, forte par sa situation, étoit défendue par une bonne garnison, et par des habitans d'une bravoure reconnue. M. de Montcalm, dont le courage et l'activité étoient généralement estimés, tenoit la campagne avec un corps de dix mille hommes entre Québec et Montréal, outre un corps de réserve qui voltigeoit autour de cette dernière place, où M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, faisoit sa résidence.

La garnison de Niagara étoit de plus de six cents hommes;

IV.



SIÈGE DE QUEBEC

en 1759.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

Tom. III.

lours officiers, sans aucun égard au mérite personel, et sans aucune attention aux circonstances particulières.

M. Wolf vivement frappé de ces idées affligeantes, touché de la honte de n'avoir pas réussi dans son attaque, animé du desir ardent de recouvrer les lauriers qu'on pouvoit croire qu'il avoit perdus à la chûte de Montmorenci, et craignant de ne pas en trouver l'occasion, tomba dans un espèce de désespoir et dans une agitation si violente qu'elle éclata, et que sa constitution naturellement délicate en fut totalement dérangée. Ce trouble d'esprit joint aux fatigues de corps qu'il avoit souffertes, lui causèrent une fièvre et une dissenterie qui le mirent, pendant quelque tems, hors d'état de rien entreprendre.

A la suite d'un conseil de guerre il fut résolu de quitter les positions et d'abandonner le plan qui avoit si mal réussi. Il en fut formé un nouveau pour transporter des troupes dans des barques, et les descendre au-dessus de la ville pendant la nuit, vers l'endroit nommé Sillery, à une lieue du cap du Diamant, dans l'espérance de leur faire monter les hauteurs d'Abraham qui s'élèvent tout-à-coup des bords de la riviere, par une pente très-escarpée, afin de s'emparer du terrein qui est derrière la ville, du côté où elle est le moins fortifiée.

L'exécution de ce plan étoit accompagnée de tant de dangers et de difficultés, que pour s'y déterminer, il falloit une audace qui approchoit du désespoir. Il plut au général, parce qu'il ne laissoit point d'intermédiaire entre le succès ou la mort.

En effet, le courant étoit très-rapide, le rivage coupé en talus; les bords du fleuve garnis de sentinelles, l'endroit du débarquement si étroit, qu'on pouvoit le manquer aisément dans les ténèbres, et le terrein d'un accès si difficile,

qu'à peine aurait-on pu s'en emparer de jour, quand on n'auroit trouvé aucune opposition. Si les François avoient eu quelqu'avis par des espions, ou par des déserteurs ; s'ils avoient seulement soupçonné le projet ; s'il fut survenu dans l'embarquement quelque désordre, occasionné par l'obscurité de la nuit, par la rapidité de la rivière, ou par l'escarpement du rivage septentrional, qu'il falloit nécessairement côtoyer ; si une seule sentinelle avoit donné l'alarme, enfin, si l'on avoit manqué l'endroit du débarquement, les hauteurs d'Abraham auroient été défendues aussitôt par des troupes qui en auroient rendu l'attaque absolument impraticable ; la confusion se seroit mise parmi les Anglois, et augmenté par l'obscurité de la nuit, elle auroit pu les jeter dans une terreur panique qui auroit causé la perte de la plus grande partie du détachement.

Toutes ces difficultés n'échappèrent pas à la pénétration de M. Wolf, mais par une suite des dispositions sinistres de son esprit il se chargea lui-même de l'exécution.

Quand on eut pris toutes les mesures préliminaires, et fixé le tems de cette téméraire entreprise, l'amiral Holmes fit remonter son escadre environ trois lieues au-dessus de l'endroit où se devoit faire le débarquement, afin de tromper les ennemis et d'amuser M. de Bougainville que M. de Montcalm avoit détaché avec quinze cents hommes pour veiller sur les mouvemens de cette escadre, mais l'amiral avoit ordre de redescendre le fleuve pendant la nuit pour protéger le débarquement, ce qu'il exécuta avec la plus grande exactitude.

Le 12 de septembre, vers une heure après minuit on fit le premier embarquement composé de quatre régimens complets de l'infanterie légère commandée par le colonel

Howe, d'un détachement de montagnards, et des grenadiers américains. Toutes ces troupes furent mises dans des bateaux plats, sous les ordres immédiats des brigadiers Monckton et Murray, quoique le général Wolf les accompagnât en personne, et qu'il fût des premiers qui débarquèrent.

Les bâtimens se laissèrent aller au courant, favorisés par la descente de la marée, en suivant toujours le rivage septentrional, pour trouver plus aisément l'endroit où ils devoient s'arrêter. Ils suivirent aussi la côte dans le plus bel ordre; mais la rapidité du reflux, jointe aux ténèbres de la nuit, leur fit manquer l'endroit précis où ils avoient intention de descendre, et les troupes débarquèrent un peu plus bas.

Pendant que les bateaux descendoient, il survint quelques circonstances qui auroient dû faire échouer toute l'entreprise, si les Anglois n'eussent été visiblement protégés par la fortune. Vers le soir on avoit conduit deux déserteurs françois à bord du vaisseau de guerre commandé par le capitaine Smith, qui étoit à l'ancre près du rivage septentrional. Ils lui donnèrent avis que la garnison de Quebec attendoit la même nuit un convoi de provisions qui devoit descendre la rivière dans des barques, venant du détachement commandé par M. de Bougainville. Ces déserteurs étant dans la nuit sur le pont, apperçurent les bateaux anglois avec les troupes, et commençèrent à donner l'allarme, criant que c'étoit une partie du convoi des François. Le capitaine Smith, qui n'étoit pas instruit de l'expédition de M. Wolf, crut ce que lui disoient ces deux hommes, et donna ordre aussitôt de pointer le canon, pour tirer sur les bateaux; mais le général ayant remarqué des mouvemens dans ce vaisseau, s'y fit conduire en personne,

assez promptement pour prévenir la bordée, qui auroit allarmé la ville, et fait manquer tout le projet.

Les François avoient mis des sentinelles d'espace en espace sur le rivage, pour appeler les barques et bateaux qui passoient, et pour donner l'allarme s'il étoit nécessaire. Une des sentinelles cria, *qui vive* au premier des bateaux chargés d'Anglois; mais un capitaine du régiment de Fraser qui avoit servi en Hollande, et qui savoit parfaitement la langue et les usages de François, répondit sans hésiter: *France*. Il étoit plus difficile de faire face à la seconde question, *quel régiment?* mais le capitaine répondit : *la Reine*, ayant été instruit, par hasard, que ce régiment faisoit partie du détachement commandé par M. de Bougainville ; le soldat jugea par ses réponses que les bateaux portoient le convoi, et cria : *passe*, et ne fit plus aucune question à toutes les barques. Il en fut de même à chaque sentinelle : cependant un des soldats, plus soupçonneux que les autres, s'avança jusqu'au bord de l'eau et demanda : *pourquoi ne parlez-vous pas plus haut?* le capitaine répondit, avec la plus grande présence d'esprit : *tais-toi; nous serions entendus*; sur quoi la sentinelle se retira sans en demander davantage.

On ne peut trop s'étonner du succès de cette nuit, lorsqu'on réfléchit de combien de hasards il dépendit. Quoiqu'il en soit, aussitôt que les troupes furent débarquées, on renvoya les bateaux pour le second débarquement, commandé par le brigadier Townshend. M. Wolf voyant la difficulté de monter par un chemin environné de précipices, dit au capitaine qui avoit si bien répondu aux sentinelles françoises : «je ne peux croire qu'il soit possible de gagner le haut; mais il faut faire tous nos efforts». Les ennemis avoient rompu le sentier qui conduisoit du rivage au

sommet par des fossés profonds, qui le rendoient impraticable, et dans tous les autres endroits l'escarpement étoit si rude et si dangereux, que les soldats ne pouvoient avancer qu'en se suspendant aux buissons et aux branches d'arbres qu'ils trouvoient des deux côtés du sentier.

Cependant le colonel Howe, à la tête de l'infanterie de ligne, et des montagnards, grimpa dans ces précipices avec un courage et une activité admirables, et délogea un capitaine avec une garde avancée, qui défendoit un petit retranchement formé dans un défilé par où il falloit nécessairement que les Anglois passassent pour gagner le sommet. Ils y arrivèrent sans aucun obstacle de la part des François, et le général les mit en bataille à mesure qu'ils l'attaignirent.

Aussitôt que M. de Montcalm sut que les Anglois avoient gagné les hauteurs d'Abraham, qui commandent en quelque sorte la ville dans sa partie foible; il résolut de hasarder la bataille, et se mit en marche sans perdre de tems, après avoir rassemblé toutes les troupes du côté qu'on nomme le *Beau Port.*

Le général Wolf voyant que les François traversoient la rivière de Saint-Charles, forma sa propre ligne, composée de six bataillons et des grenadiers de Louisbourg; donna le commandement de la droite au brigadier Monckton, celui de la gauche au brigadier Murray, et mit à l'arrière garde le colonel Howe, avec l'infanterie légère, qui revenoit de s'emparer d'une batterie de quatre canons, où elle n'avoit rencontré aucun obstacle. M. de Montcalm s'avançoit de façon à ne pas laisser lieu de douter que son intention ne fût de prendre en flanc la gauche des Anglois. Le brigadier Townshend y fut envoyé avec le régiment d'Amherst, qu'il forma en potence, présentant un double front aux ennemis, et ensuite il fut renforcé par deux

bataillons; mais la réserve, qui n'étoit plus que d'un seul régiment, fut partagée en huit subdivisions separées par de larges intervalles.

La droite des François étoit formée de la moitié des troupes de la colonie, de deux bataillons, et d'un corps de Canadiens et de Sauvages. A leur centre étoit une colonne composée de deux autres bataillons de troupes réglées, et ils avoient à la gauche un bataillon avec le reste des troupes de la colonie. Les buissons et les champs de blé qu'ils avoient au front, étoient bordés de quinze cents de leurs meilleurs tireurs, et ils firent un feu régulier qui coûta la vie à un grand nombre de braves officiers Anglois. Cependant ce feu fut éteint en partie par les troupes avancées de la ligne britannique, qui escarmouchèrent pendant quelques heures avec les ennemis avant que la bataille commençât.

Les deux armées manquoient également d'artillerie, les François n'avoient que deux petites pièces de campagne, et les Anglois un seul canon que les mariniers avoient réussi à transporter de l'endroit du débarquement; mais il fut très-bien servi, et fatigua beaucoup les ennemis. Vers neuf heures du matin les François chargèrent avec le plus grand ordre, et avec toute la vivacité qui leur est naturelle, quoique leur feu fût très-irrégulier, et qu'il ne fit que peu d'effet. Les Anglois se comportèrent avec plus de flegme, ils réservèrent leur feu jusqu'à ce que les ennemls fussent à vingt toises de leur ligne : alors ils leur envoyèrent une décharge terrible, et continuèrent à tirer avec tant de régularité, que la mousquéterie fit un grand ravage parmi les François.

Le général Wolf commandoit alors la droite, à la tête du régiment de Bragg et des grenadiers de

Louisbourg, où l'attaque étoit la plus vive. Comme il étoit en vue au premier rang, il servit vraisemblablement de but à quelque tireur ennemi, et reçut dans le poignet un coup de feu; mais cet accident ne l'obligea pas à quitter le champ de bataille. Il enveloppa sa main d'un mouchoir, continua à donner ses ordres sans la plus légère émotion, et se mit à la tête des grenadiers qui avançoient la bayonnette au bout du fusil. Comme il marchoit avec intrépidité, une autre balle lui perça la poitrine, et il tomba à l'instant où les ennemis lâchoient le pied. Chacun des régimens britanniques parut alors ne s'occuper que de la gloire de son corps.

Pendant que la droite enfonçoit les François, le brigadier Murrai s'avançoit brusquement avec les troupes qu'il commandoit, rompit bientôt leur centre; les montagnards marchent avec activité et les poussent jusque dans la ville et dans les ouvrages qu'on avoit élevé pour la défense du pont de la rivière de Saint-Charles. A la gauche et à l'arrière-garde l'attaque des Anglois n'étoit pas si vive; une partie de l'infanterie légère s'étoit jetée dans quelques maisons où elle fut attaquée et se défendit courageusement. Le colonel Howe qui avoit pris poste avec deux compagnies, derrière un petit taillis, fit de fréquentes excursions sur le flanc des François, pendant que le brigadier Townshend envoyoit des pelotons contre leur front, en sorte que leur aile droite ne put rien exécuter de ce que M. de Montcalm avoit projeté.

M. Townshend demeura avec le régiment d'Amherst pour soutenir cette disposition, et pour tenir en respect un corps de sauvages, posté vis-à-vis de l'infanterie légère, où il attendoit le moment de pouvoir tomber sur l'arrière-garde des Anglois. Le général françois fut à cette époque blessé dangéreusement, à la tête du régiment de Lascelles

où il se comportoit avec la plus grande valeur. M. Townshend à qui le commandement de l'armée angloise étoit dévolu après la mort de Wolf, se hâta de joindre le centre, où il trouva que les troupes poursuivoient en désordre les ennemis, et il les reforma en un instant. A peine les eut-il remises en ordre que M. de Bougainville parut à l'arrière des Anglois avec un corps de deux mille hommes de troupes fraîches. Il s'étoit mis en marche aussitôt qu'il avoit appris que les troupes britanniques étoient sur les hauteurs d'Abraham, et il auroit pu rétablir les affaires des François s'il en eut encore été tems; mais elles étoient désespérées quand il arriva.

M. Towshend fit marcher deux bataillons contre ce brave commandant, qui, hors d'état de résister avec sa petite troupe, aux efforts de toute une armée, se retira dans les bois et vers des marais où les Anglois n'osèrent l'attaquer. Cependant la victoire des derniers étoit alors complète, et les débris de l'armée françoise après avoir renforcé la garnison de Québec, se retirèrent à la pointe au Tremble. M. de Vaudreuil, de l'avis de M. de Montcalm, pensoit qu'on devoit attaquer les Anglois avec le reste des troupes et celles qui n'avoient pas pris part à l'action. Malheureusement le conseil de guerre pensa différemment. Le lendemain, le chevalier de Lévi réussit, mais trop tard à faire changer d'avis aux officiers généraux. On résolut alors de donner du secours à la place, où l'on fit entrer quelques vivres, et l'armée étoit déjà en marche pour s'y rendre, lorsqu'on apprit que le gouverneur avoit capitulé.

Par une lâcheté qui ne peut s'excuser, le gouverneur de Quebec n'attendit pas les dispositions que faisoient les Anglois pour l'investir; le même jour, 17, avant qu'aucune batterie fût terminée, il sortit de la ville un drapeau de

trève avec des propositions de capitulation. Le général anglois qui connoissoit le prix du tems et voyoit la conséquence du retard, ne fit aucune difficulté sur les articles.

Ainsi tomba au pouvoir des Anglois cette ville qui leur préparoit le conquête du Canada.

Pendant que ceci se passoit en Amérique, les François avoient essuyé aux grandes Indes une suite de disgraces depuis qu'ils n'étoient plus commandés par MM. Dupleix et de Bussi. M. de Lalli avoit été forcé de lever le siége de Madras; on s'étoit emparé de Masulipatam, de Surate, et cette campagne avoit été terminée glorieusement par la prise d'Arcate.

Pendant que les armes britanniques s'emparoient des colonies françoises dans l'Amérique septentrionale, et qu'après une suite de succès marqués, les Anglois espéroient faire tomber dans peu les murs de Pondichéry, leurs rivaux se soutenoient avec gloire dans les campagnes germaniques, et ils firent repentir plus d'une fois la Grande-Bretagne et ses alliés d'avoir entrepris en Allemagne une guerre capable de les épuiser d'hommes et d'argent. Les François avoient à la vérité reçu quelques échecs; mais leurs armées, semblables aux flots de la mer, ne se retiroient quelques tems des pays qu'elle avoient couverts, que pour y rentrer avec plus de forces, en renversant tous les obstacles qu'on opposoit à leur passage.

Broglie et Ferdinand, vainqueurs et vaincus tour à tour sse disputoient la victoire pied à pied, tandis que le Prussiens, aux prises avec les Autrichiens et les Russes, éprouvoient la même diversité de fortune.

Quoiqu'il en soit, le continent de l'Amérique septentrionale étoit devenu réellement le théâtre de la guerre la

plus importante pour la Grande-Bretagne. La révolte des Chiroquois, peuple nombreux et puissant, établi sur les confins de la Virginie et de la Caroline, mit pendant quelque tems obstacle aux progrès des armes britanniques. Ces peuples révoltés contre les rigueurs trop ordinaires aux sujets de la Grande-Bretagne envers les peuples qu'ils regardent comme sauvages, rompirent vers la fin de 1759 la paix qu'ils avoient faite avec les Anglois ; on eut toutes les peines du monde à les soumettre, et le colonel Montgommery, à la tête d'une armée puissante, échoua plus d'une fois dans ses tentatives contre eux. Ils parvinrent même à forcer le commandant du fort Laudoun à capituler, et se rendirent maîtres de cette place.

Cependant le brigadier Murray qui avoit été laissé dans la ville de Québec avec une garnison de six mille hommes, tandis que le lord Colvil avoit conduit une forte escadre à Halifax, dans la Nouvelle Ecosse, pour revenir à Québec aussitôt que le retour de la chaleur rendroit le fleuve Saint-Laurent navigable, et que le général Amherst prit ses quartiers d'hiver dans la Nouvelle Yorck ; sentit la nécessité de mettre cette place importante en état de résister aux tentatives des François pour la reprendre. Il ne perdit pas de tems pour en réparer les fortifications et les maisons. La prévoyance ne fut pas perdue.

Les François manquoient d'artillerie, de munitions et d'approvisionnemens de toute espèce. Une entreprise de vive force eut été aussi mal conçue que désastreuse, mais MM, de Vaudreuil et de Levy formèrent le projet de reprendre Québec par surprise au cœur même de l'hiver, qui, comme on sait, est d'une rigueur extrême dans le Canada.

Le succès couronna d'abord l'audace et l'intrépidité des

François. M. Murray ayant jugé à propos d'aller à leur rencontre, et de ne pas les attendre dans les murs de Québec, fut complètement battu, et perdit toute l'artillerie qu'il avoit amenée contre l'armée ennemie qui en manquoit.

Heureusement M. Murray ne perdit point courage après cette défaite; il rentra dans Québec, qu'il s'apprêta à défendre jusqd'à la dernière extrémité. Cependant les François, après avoir cassé la glace qui environnoit leurs vaisseaux, étoient parvenus à en amener trois devant Québec; ils ouvrirent bientôt la tranchée, et suivant toute apparence, Québec alloit retourner au pouvoir des François, lorsque l'arrivée d'une forte escadre à laquelle les vaisseaux françois, en trop petit nombre, ne pouvoient résister, les força de lever le siége et de se retirer sous la ville de Montréal, contre laquelle le général Amherst dirigea alors toutes ses forces. Elles étoient si considérables en comparaison de celles des François attaqués dans Montréal par trois armées chacune plus formidable que celle qu'ils pouvoient leur opposer, que cette place importante fut enfin forcée de capituler, et la reddition de Montréal acheva et assura la conquête entière du Canada.

SOULÉVEMENT DES NÈGRES.

A la Jamaïque, en 1759.

PENDANT que les Anglois, par une conquête aussi importante, s'assuroient dans la vente des pelleteries une nouvelle branche de commerce, et que prévoyant l'obligation où ils seroient de rendre, à la paix, l'isle Royale; ils démolissoient les fortifications de Louisbourg; ils furent sur le point de perdre la riche colonie de la Jamaïque par un soulévement général des nègres.

Ces malheureux Africains que la cupidité européenne arrache à leur patrie pour les employer dans les colonies Américaines, à des travaux au-dessus de leurs forces, conservent toujours cet amour de la liberté qui est inné dans le cœur de l'homme, et ne cesse qu'avec lui. Ceux de la Jamaïque révoltés par l'avarice et l'inhumanité des colons anglois, voyant d'ailleurs combien le nombre des blancs étoit peu considérable, en comparaison de celui des noirs, résolurent de secouer le joug par un soulévement général. Ils tinrent plusieurs assemblées; et quoique les nègres ainsi transplantés fussent de diverses nations, l'intérêt commun qui les unissoit, leur fit garder entre eux le secret le plus inviolable. Ils convinrent de prendre les armes tous en même-tems dans les différentes parties de l'isle, de massacrer tous les blancs, et de s'emparer du gouvernement aussitôt après le départ de la flotte anglaise; mais l'impatience de quelques-uns fit échouer l'entreprise.

La révolte commença par ceux qui appartenoient à la plantation du capitaine Forster. Echauffés par la boisson,

V.

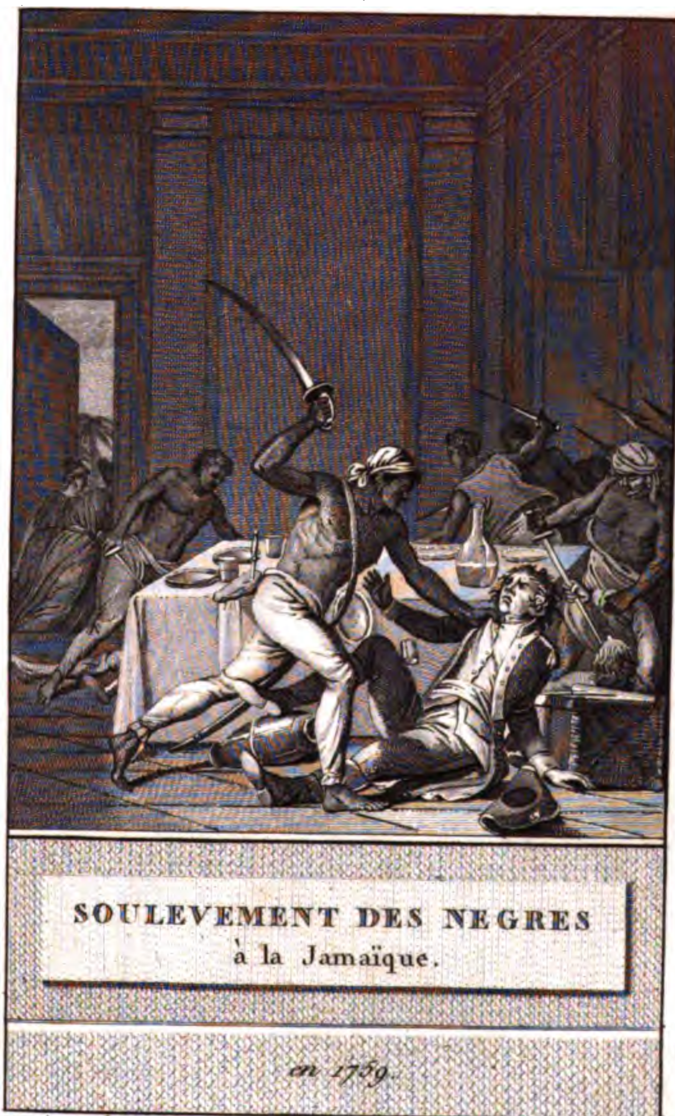


SOULEVEMENT DES NEGRES
à la Jamaïque.

en 1769.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. Gravé par David.

V.



SOULEVEMENT DES NEGRES
à la Jamaïque.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

troupes réglées, les milices et un corps de matelots, formèrent un camp sous les ordres du colonel Spragge, qui envoya plusieurs détachemens contre les nègres; il y en eut beaucoup de tués, d'autres furent pris; mais le reste, bien loin de se soumettre, se retira dans les bois et les montagnes. On fit le procès aux prisonniers, comme coupables de rébellion, et on leur fit souffrir toutes sortes de supplices; les uns furent pendus, d'autres eurent la tête coupée; d'autres furent brûlés; d'autres furent attachés vivans à des gibets, où plusieurs de ces infortunés périrent dans les transports de la fureur et du désespoir. On en vit qui demeurèrent pendant près de neuf jours, exposés nuds à l'ardeur du soleil, et auxquels on refusa non-seulement toute nourriture, mais encore jusqu'à la moindre goutte d'eau. Les mémoires anglois avouent que leurs cruels maîtres se repaissoient du plaisir barbare de voir expirer lentement, dans les plus affreuses tortures, des êtres semblables à eux, dont l'unique crime étoit d'avoir cherché à recouvrer la liberté qu'on leur avoit ravie, sans autre droit que celui de la force et de la violence.

C'est à-peu-près à cette époque que M. Lalli rendit honteusement la ville de Pondichéri, et fit perdre à la France toutes ses colonies orientales.

Sur le continent, les affaires n'étoient guères animées. Le besoin et le désir de la paix se faisoient généralement sentir, et il fut même fait des propositions à ce sujet; mais les différens cabinets ne s'étant pas rapprochés, on continua la guerre pendant l'hiver, sans pour cela arriver à aucun résultat définitif.

L'Angleterre jouoit d'ailleurs un rôle tellement secondaire en Allemagne, que les événemens de cette guerre sont, pour ainsi dire, étrangers à l'histoire de cette nation.

Le principal acteur étoit le roi de Prusse, qui se montra toujours supérieur à la bonne et à la mauvaise fortune, et paroissoit encore plus formidable aprés ses défaites que ses ennemis après leurs victoires. Forcé de lever le siége de Dresde, il courut au secours de sa capitale envahie par les Russes et les Autrichiens, qui ne tardèrent pas à en être chassés, et à évacuer le Brandebourg.

Pendant ces événemens, et tandis que les escadres de l'Angleterre faisoient prospérer son pavillon aux Indes orientales et occidentales, et que, malgré les dépenses excessives d'une multitude de vaisseaux, qui leur assuroient l'empire de la mer, le cabinet britannique répandoit encore avec profusion l'or de la Grande-Bretagne pour soutenir la guerre du continent, et payer d'énormes subsides, le roi George II mourut.

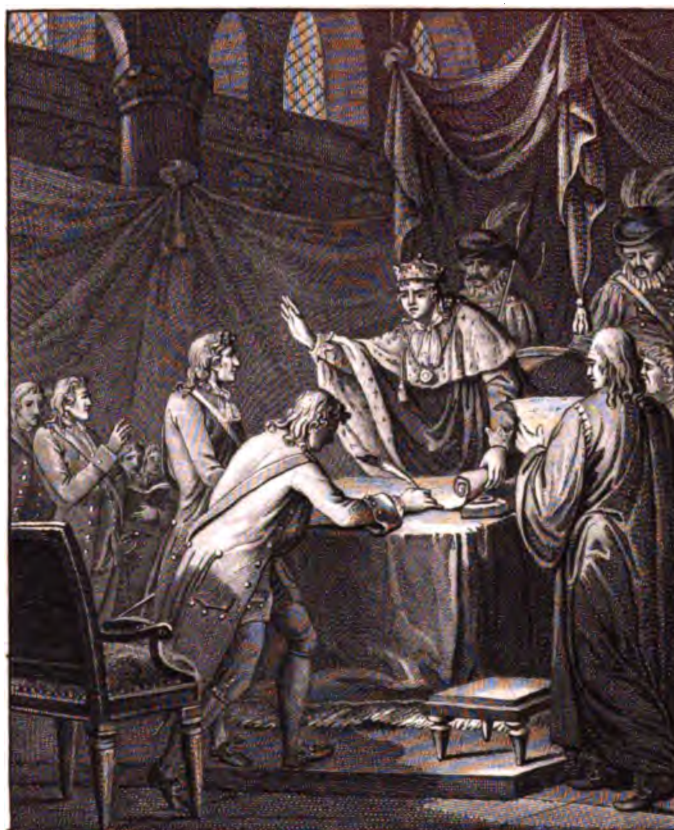
SERMENT DU ROI GEORGE III.

En 1760.

L'AVÉNEMENT de George III jeta d'abord de l'inquiétude dans tous les esprits. Le poids de la royauté tomboit sur un jeune prince qui n'avoit jamais eu de part à l'administration, ni dans les projets et les secrets du cabinet. On craignait dans les affaires un changement subit, qui pouvoit rendre inutiles tous les avantages obtenus dans le cours de la guerre. Si l'Angleterre fut vivement affectée de la perte de George II; ce coup fut encore plus sensible aux alliés de la Grande-Bretagne en Allemagne, et aux sujets du pays d'Hanovre, qui craignirent de perdre leur plus puissant appui, et de se voir exposés aux désastres

qu'auroit

VI.



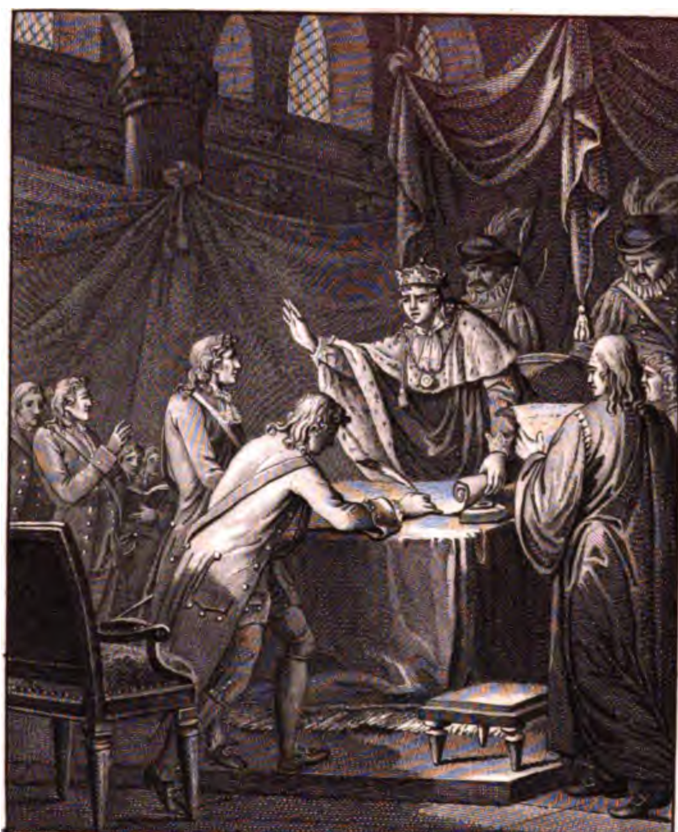
SERMENT DU ROI GEORGE III.

en 1760

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

VI.



SERMENT DU ROI GEORGE III.

en 1762

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

qu'auroit entraîné le plus léger changement dans les dispositions et les volontés de son successeur.

Mais le nouveau roi ne tarda pas à rassurer tous les esprits par la déclaration suivante, qu'il prononça au conseil assemblé à Castleton-House.

« La perte que j'ai faite, ainsi que la nation, par la mort
» du roi mon grand-père, auroit toujours été très-sensible
» en tel tems qu'elle fût arrivée ; mais ayant été si peu
» prévue dans des conjectures aussi critiques, les circons-
» tances augmentent encore de beaucoup cette perte et
» le poids qui tombe sur moi. Je conçois mon insuffisance
» pour le porter comme je désirerois ; mais animé de la
» plus tendre affection pour le pays où je suis né, et comp-
» tant sur vos avis, votre expérience et votre habileté, de
» même que sur le secours et l'appui de tous les honnêtes
» gens ; j'entre avec ardeur dans cette carrière difficile.
» L'objet qui m'occupera toute ma vie, sera de procurer
» en toute occasion, le bonheur et la gloire de ces royaumes,
» ainsi que de conserver et d'affermir la constitution de
» l'église et de l'état. Je monte sur le trône au milieu
» d'une guerre très-dispendieuse, mais aussi juste que
» nécessaire, et je ferai mes efforts pour la pousser de la
» manière la plus propre à parvenir, de concert avec mes
» alliés, à une paix solide et durable ».

Cette déclaration, qui faisoit voir que les intentions du roi étoient de suivre les mêmes mesures qu'on avoit prises sous le dernier règne, fut rendue publique sur la demande des lords qui composoient le conseil ; après quoi le roi prêta le serment relatif à la sûreté de l'église d'Ecosse, et en signa deux actes en présence des lords du conseil qui y prirent la qualité de témoins. Le premier de ces actes fut envoyé à la cour, nommée de la session, pour

être portée dans les livres, intitulés *sederunt*, et insérée dans le registre public d'Ecosse; l'autre demeura dans les registres du conseil d'Angleterre. Les deux chambres du parlement s'étant assemblées, le lord garde des sceaux prêta serment pour la chambre des pairs, et le duc de Rutland pou celle des communes.

La satisfaction de l'Angleterre ne tarda pas à se manifester, en prodiguant au nouveau monarque des secours extraordinaires et puissans, qui pussent le mettre à portée de remplir des vues si agréables à la nation. Cependant une nouvelle taxe imposée sur la bierre, vint tout-à-coup changer les esprits et démontrer que cette joie universelle, témoignée à l'avénement de George III, devoit en partie son effet à l'amour de la nouveauté, qui frappe toujours la populace.

L'émeute assez sérieuse qui avoit été la suite de cette taxe, ne fut pas plutôt appaisée, que le roi déclara son mariage avec la princesse Charlotte de Mecklembourg-Strélitz.

COURONNEMENT

Du Roi et de la Reine d'Angleterre, en 1760.

LA nouvelle reine fut accueillie avec ivresse par la nation entière; son mariage fut remarquable par le déploiement d'un luxe inconnu jusqu'alors. La cérémonie du couronnement ne fut pas moins brillante. Nous en épargnerons le détail aux lecteurs, et nous remarquerons seulement, pour faire connoître l'excès du luxe qui étendit alors son empire dans Londres, que malgré toute la splendeur de

VII.



COURONNEMENT DU ROI
et de la Reine.

en 1760.

Dessiné par le Jeune. **Tom. III.** *Gravé par David.*

VII.



COURONNEMENT DU ROI
et de la Reine.

en 1760.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. Gravé par David.

la suite du monarque, cette magnificence fut effacée par la richesse des habillemens d'un nombre prodigieux de spectateurs des deux sexes. Toutes les fêtes furent terminées par l'élection d'un nouveau lord-maire. Il est d'usage que les rois et les reines de la Grande-Bretagne soient traités à Guidhall par les magistrats élus dans l'année de leur couronnement. On fit de grands préparatifs pour la réception de leurs majestés, qui honorèrent le repas de leur présence, accompagnées des principaux seigneurs, et au milieu des acclamations du peuple.

Pendant toutes ces fêtes, on faisoit les dispositions nécessaires pour activer les forces de la Grande-Bretagne, et pousser la guerre, tant sur le continent que dans les deux Indes.

Les succès furent d'abord de peu d'importance, et se réduisirent, dans les mers de l'Europe, à la destruction de quelques vaisseaux françois, qui firent toujours chèrement acheter la victoire; aux Indes, à la prise de Mahé; en Amérique, à la conquête de la Dominique, et sur les côtes de France, à l'occupation du stérile rocher de Belle-Isle, où la défense brillante de M. de Sainte-Croix éclipsa l'honneur qui résultoit d'une conquête inutile, qu'on étoit sûr de ne point conserver, et qui coûta beaucoup de sang et des dépenses énormes. La nation angloise manifesta hautement son opinion à cet égard, et regretta qu'on se fût amusé à une pareille expédition, tandis qu'on laissoit tranquillement les François se fortifier et s'accroître dans dans leur établissement sur la rivière du Mississipi, d'où il auroit été facile de les déloger avec une partie des forces que commandoit le général Amherst.

Tandis qu'en Allemagne les armées des différentes puissances continuoient une guerre d'autant plus onéreuse à

à tous les partis, qu'elle traînoit en longueur, et ne produisoit aucun résultat définitif; des négociations se rouvrirent pour donner la paix à l'Europe. Tous les cabinets en avoient également besoin.

Les Hollandois continuoient à se plaindre du trouble que les corsaires anglois causoient à leur commerce; à la vérité les Etats-Généraux avoient trop d'avantage à garder la neutralité, pour que cette violation des traités pût les déterminer à se déclarer contre la Grande-Bretagne; ils s'étoient bornés à ordonner qu'il seroit armé en toute diligence douze vaisseaux de guerre pour protéger leur commerce dans la Méditerranée.

Les Danois profitoient des circonstances pour étendre celui qu'ils faisoient, et pour le pouvoir soutenir après la guerre terminée. Les Espagnols commençoient à jouir des mêmes avantages, sous la domination d'un monarque qui connoissoit les véritables intérêts de la nation, et travailloit à la retirer de la langueur où elle étoit tombée depuis la conquête du nouveau monde.

Le roi de Portugal ne paroissoit occupé que de l'expulsion des jésuites, et de l'extinction des conspirations dans son royaume. La cour de Vienne penchoit fortement vers la paix; celle de Pétersbourg promettoit de seconder ses alliés par de nouveaux efforts; les Suédois étoient toujours divisés entre deux partis; l'Angleterre s'épuisoit d'hommes et d'argent, mais elle trouvoit des ressources continuelles dans l'immensité de son commerce. Le roi de Prusse sembloit ne se soutenir que par la politique de ses rivaux; mais l'activité de son génie lui fournissoit tous les moyens de réparer ses pertes, et de se retrouver à chaque printems dans un état aussi brillant que si chacune de ses campagnes eût été marquée par des victoires.

Enfin, la France ne manquoit pas d'hommes, et à en juger par le luxe de la cour et de la nation, l'argent devoit y être commun, mais on prétendoit que celui qui étoit destiné aux besoins de l'état passoit par tant de canaux que la paix lui étoit nécessaire pour examiner à fond et corriger les abus. Aussi le monarque la désiroit-il ardemment, comme il le prouva par les offres qu'il fit dans le cours des négociations. Telles étoient les dispositions des cours de l'Europe, lorsqu'elles s'ouvrirent.

La modération et la droiture du monarque françois éclatèrent dans cette circonstance. Il fit des propositions tellement désintéressées, que l'Angleterre les prit pour de la foiblesse. Dès-lors le cabinet britannique manifesta une telle hauteur, et porta si haut ses prétentions, qu'elles révoltèrent tous les esprits, et que les négociations furent bientôt rompues.

L'ambition de l'Angleterre éclata dans cette occasion d'une manière si frappante, que l'Espagne crut devoir unir ses intérêts à ceux de la France. M. Pitt n'eut pas plutôt appris qu'il venoit d'être conclu un traité particulier entre les cours de Versailles et de Madrid, que sans savoir si le traité avoit quelque rapport à la guerre, ce ministre proposa d'envoyer immédiatement et sans aucune formalité, une flotte dans la Méditerranée, pour agir contre les Espagnols, et déclara impérieusement que si sa proposition étoit rejettée, ou si l'on en différoit l'exécution, il remettroit ses emplois, et se retireroit des conseils.

Les autres membres du conseil privé, offensés du despotisme du premier ministre, et frappés de l'injustice révoltante d'une pareille mesure, firent échouer sa proposition. M. Pitt tint parole, et quitta le ministère; mais il sut par

des menées sourdes et habiles se faire redemander à grands cris par la populace de Londres.

Nous nous sommes un peu étendu sur ces dernières circonstances et sur l'acharnement du ministère anglois contre la France, parce qu'il nous a paru qu'on devoit y reconnoître les premières causes de la perte que l'Angleterre fit peu de tems après de ses colonies américaines. En effet, le ministère françois, réduit à subir le joug de l'Angleterre, se promit bien de prendre sa revanche à la première occasion, et de la faire naître si elle tardoit à se présenter. Il a été constant pour toute l'Europe que la révolte des Anglo-Américains fut préparée, conduite, développée et secondée par la France, sans laquelle l'Angleterre eût aisément triomphé de l'insurrection de ses colonies, et réussi à les contenir dans sa dépendance. Nous allons bientôt voir le développement de cette scène mémorable, qui donna à tous les gouvernemens de l'Europe une grande leçon sur les suites de l'abus du pouvoir et de la violation du droit des nations.

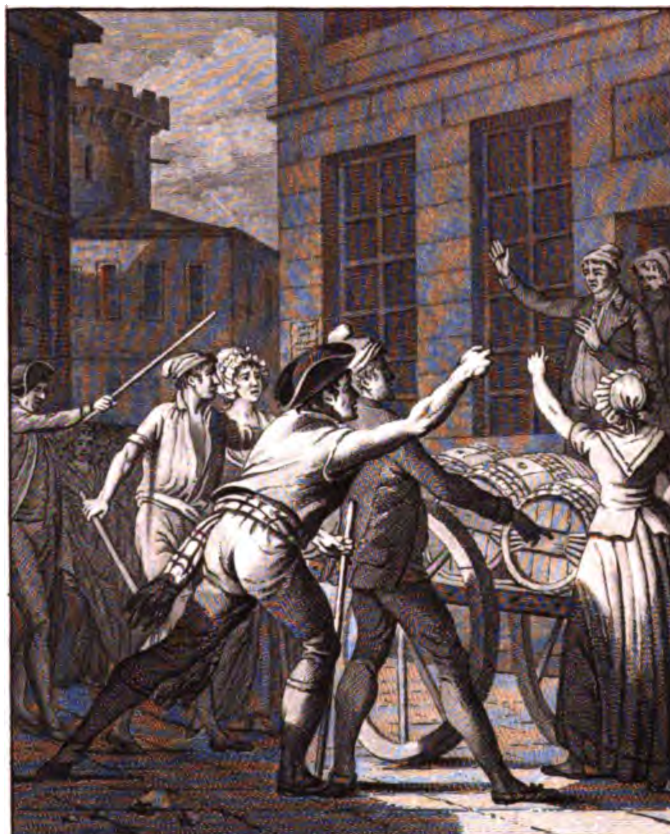
LA POPULACE DE LONDRES

Menace de tirer vengeance des brasseurs, en 1762.

Les contestations qui eurent lieu entre les cours de Londres et de Madrid, relativement au *pacte de famille* signé le 15 août, et ratifié le 8 septembre suivant, furent bientôt suivies d'une déclaration de guerre entre l'Espagne et l'Angleterre. Pendant que les hostilités se préparoient de part et d'autre, une émeute assez grave eut lieu à Londres.

Dans la dernière session du précédent parlement, on

VIII.



LA POPULACE DE LONDRES
menace les Brasseurs.

en 1762.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

VIII.



LA POPULACE DE LONDRES
menace les Brasseurs.

en 1762.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

avoit mis une augmentation de droits de trois schellings par chaque baril de bierre, ce qui avoit commencé à exciter quelques troubles ; mais ils avoient été promptement appaisés, lorsque le peuple avoit vu que les brasseurs et les débitans n'avoient pas augmenté le prix de cette liqueur. Au commencement de l'année 1762, les brasseurs firent une augmentation, et les receveurs des droits résolurent d'exiger le demi sol d'extraordinaire sur chaque quart de forte bierre. Aussitôt les villes de Londres et de Westminster furent remplies de tumulte ; la populace menaça de tirer vengeance des brasseurs, pour avoir haussé le prix de leur marchandise, et d'abattre les maisons des receveurs qui voudroient faire payer le demi sol. Les uns et les autres s'adressèrent par une pétition à la chambre des communes, pour demander à être protégés, et l'on passa un acte par lequel il fut réglé qu'on ne pouvoit intenter de procès à aucun brasseur ni cabaretier, pour avoir augmenté le prix de la bierre ; mais qu'il leur seroit défendu de faire le mélange de la bierre forte avec d'autre, quand elle auroit été jaugée par un commis de l'accise. Le peuple fut obligé de se soumettre.

Cependant les opérations maritimes des Anglois eurent le plus grand succès. Bientôt la Martinique fut prise, et des escadres furent dirigées de toutes parts contre les possessions espagnoles. La conquête de la Martinique fut bientôt suivie de celle de la Grenade et des îles voisines. Les Anglois s'emparèrent en même-tems de celle de Sainte-Lucie, de Tabago et de Saint-Vincent, après quoi ils dirigèrent leurs forces contre la Havane, qu'on peut regarder comme la clef de la baie du Mexique, et contre Manille aux Indes occidentales.

Cependant les revers multipliés des François n'avoient

rien diminué de leur ardeur, ni de leur courage. Tandis qu'on ne cessoit de publier dans toutes les parties de la Grande-Bretagne que la France étoit totalement épuisée, qu'elle ne pouvoit plus supporter le poids des impôts, on vit des preuves éclatantes de la fausseté de ces bruits, ainsi que de l'amour des peuples pour la gloire de leur patrie. Un enthousiasme subit s'empara de toute la nation, les provinces, les corps, tous les établissemens publics s'empressèrent d'offrir et de faire construire des vaisseaux de guerre, et dès la fin de mai, on apprit en Angleterre qu'une escadre formidable, commandée par M. de Ternay, étoit sortie de Brest. L'amiral françois sut éviter la rencontre des flottes britanniques; il arriva, sans coup férir, à Terre-Neuve, et s'empara de la capitale.

LE CAPITAINE CLARKE

Envoye des chaloupes pour sauver une frégate françoise qui s'étoit brisée sur des rochers, en 1762.

PENDANT cette puissante diversion, les mers de l'Europe et de l'Amérique, couvertes de vaisseaux des nations belligérantes se disputoient partiellement, et dans tous les parages, l'empire de cet élément redoutable, avec un acharnement plein de courage. Il se passa de part et d'autre une foule d'actions qui durent exciter réciproquement l'estime des deux peuples rivaux. Il en est une à laquelle nous plaisons de donner la plus juste célébrité.

Une frégate françoise, nommée *la Minerve*, périt dans le port de Villa-Franca, par le trop de précipitation du commandant. Elle avoit donné la chasse, conjointement avec quatre vaisseaux de guerre françois, à la frégate angloise

la

IX.



LE CAPITAINE CLARKE
Sauve une Frégate Française

en 1762.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. Gravé par David.

la *Sheerness*, commandée par le capitaine Clarke qui étoit sorti de Gibraltar. Les Anglois se réfugièrent dans le port de Villa-Franca, où ils jettèrent l'ancre, le vent étant alors très-frais. Le capitaine de la *Minerve* les y suivit, voulut passer entre le vaisseau ennemi et la terre, et donna sur les rochers qui bordent la partie orientale du port. Son bâtiment fut brisé en pièces, et une partie de ses gens y périrent, malgré les secours de ses consors; alors le capitaine Clarke oubliant que les François étoient des ennemis, ne les regarda plus que comme des hommes en danger, il envoya ses chaloupes à leur secours, et sauva la vie à un très-grand nombre de François qui auroient péri dans les flots, sans cet acte de générosité, plus glorieux qu'une victoire, et qu'on désireroit rencontrer plus souvent dans l'histoire de la Grande-Bretagne.

Pendant que les escadres angloises, dirigées contre la Havane et Manille, s'emparoient de ces deux places importantes, une autre escadre puissante qui avoit suivi M. de Ternay, parvint à reprendre Terre-Neuve, et termina ainsi cette campagne maritime, si glorieuse pour la marine britannique.

En Europe, la cour de Portugal se trouva bientôt forcée de prendre part à la guerre, les cours d'Espagne et de France ayant refusé la neutralité qu'elle proposoit; elle préféra de se réunir aux Anglois, qui lui firent passer des secours et des officiers. La campagne s'ouvrit de part et d'autre, et se continua jusqu'à la paix, sans des succès bien marqués.

En Allemagne, le prince Ferdinand étoit occupé à arrêter les progrès des François, et à faire avorter le dessein qu'ils manifestoient de prendre possession de la Hesse, et d'étendre leurs conquêtes dans l'électorat de Hanovre, où ils avoient

conservé la ville de Gottingen, qu'ils avoient fortifiée à grands frais. Après quantité d'affaires peu importantes, les François et les Autrichiens furent chassés de la Hesse et de toute la Vestphalie.

La mort de la czarine apporta quelques changemens dans les affaires des alliés. Son successeur fit la paix avec le roi de Prusse, et retira ses troupes. Les succès du général Haddick contre les Prussiens, balancèrent ce désavantage.

Pendant que tout ceci se passoit en Allemagne, l'Angleterre étoit devenue le théâtre où deux partis opposés se disputoient la faculté de faire prévaloir leurs plans et leurs vues particulières. A la tête du premier étoit le premier ministre, le comte de Butte, favori du roi. L'autre parti étoit conduit par Pitt, ennemi irréconciliable de la France, et par conséquent opposé à toutes les mesures qui pouvoient amener la paix. Pitt et son parti étoient secondés en sous-œuvre, par le lord maire de Londres, nommé *Becford*, homme d'un caractère violent, orgueilleux et opiniâtre, qui, par une grande fortune et un commerce très-étendu, avoit acquis beaucoup de crédit dans la ville, quoiqu'il n'eût aucune supériorité d'esprit. On publioit, en faveur de cette faction, une multitude d'écrits périodiques et de pamphlets ou brochures remplies d'infâmes calomnies, dans lesquels on ne respectoit pas plus la majesté du monarque et la famille de ce prince que le favori.

Ces moyens odieux aigrirent les esprits au point de faire craindre les événemens les plus fâcheux; mais sans y avoir égard, le roi étoit absolument déterminé à saisir la première occasion de travailler au rétablissement de la paix; il y étoit excité non-seulement par les sentimens d'humanité,

mais encore parce qu'il pensoit que c'étoit l'avantage de la Grande-Bretagne, il désiroit ardemment pouvoir soulager ses sujets du poids énorme des taxes que cette guerre et la précédente avoient obligé de leur imposer. Il voyoit que leur sang et leurs trésors étoient épuisés pour des querelles qui ne leur étoient point personnelles ; mais pour des guerres d'Allemagne, qui ne pouvoient être terminées que par une pacification générale. La dette publique étoit montée à une somme si prodigieuse, qu'il n'y avoit qu'une prompte paix qui pût empêcher la ruine totale du crédit national. L'objet primitif de la guerre, la sûreté des colonies de la Grande-Bretagne, étoit pleinement rempli ; quarante vaisseaux de ligne se trouvoient hors d'état de servir plus long-tems, et la longueur de la guerre avoit tellement diminué le nombre des hommes, que dans l'année précédente il avoit été impossible d'en lever plus de quinze cents pour recruter les régimens, quoiqu'on eût offert de très-grosses récompenses à ceux qui prendroient parti dans le service. Ces considérations donnoient un nouveau poids à l'opinion du premier ministre et aux autres raisons qui portoient le roi à désirer la paix ; et son sentiment fut très applaudi de tous les membres du conseil.

Bientôt les cours de France et d'Angleterre s'envoyèrent des ministres plénipotentiaires ; le duc de Bedfort fut choisi à cet effet par le roi de la Grande-Bretagne, et le duc de Nivernois passa en Angleterre de la part du roi de France. Les intérêts des alliés d'Allemagne n'arrêtèrent pas les progrès de la négociation, qui eut uniquement pour objet le rétablissement de la paix entre l'Angleterre et les deux branches de la maison de Bourbon.

Le roi de Prusse, délivré de deux formidables ennemis par son accommodement avec la Suède et la Russie, fut

jugé en état de pourvoir lui-même à sa défense, et de plus, le système qui avoit fait embrasser si vivement ses intérêts à la cour de Londres, étoit totalement changé en réglant les préliminaires, qui furent réglés de concert avec les rois d'Espagne et de Portugal; les puissances belligérantes firent un accommodement au sujet des événemens qui auroient pu arriver dans les Indes orientales et occidentales, et l'on régla les concessions qui pourroient être faites, suivant la réussite ou le défaut de succès des armemens de la Grande-Bretagne.

Le parti opposé à la paix se déchaîna bientôt avec force contre ce plan de pacification dès l'instant où il transpira dans le public; les sarcasmes, les déclamations, les projets insensés, furent employés avec profusion pour faire échouer des négociations si contraires au caractère haîneux des chefs du parti de l'opposition, et aux vues intéressées des principaux acteurs. On soutenoit avec emportement qu'il falloit continuer la guerre pour se rendre maître de Saint-Domingue dans une autre campagne, et par cette conquête porter le dernier coup au commerce et à la navigation de la France, afin qu'il n'y eût à l'avenir que la Grande-Bretagne qui pût fournir toute l'Europe de sucre. Les partisans de ce système soutenoient que le crédit public n'en souffriroit aucune atteinte, puisqu'on avoit vu dans le cours de l'année précédente, que le gouvernement avoit trouvé à emprunter des sommes beaucoup plus fortes que celles qui avoient été nécessaires pour la dépense annuelle de la guerre.

Le parti opposé convenoit qu'on avoit en effet offert de grosses sommes au gouvernement; mais il soutenoit avec raison que ces offres étoient l'effet de l'avarice plutôt que de l'abondance. Tout particulier qui pouvoit rassembler

une somme d'argent comptant, s'empressoit d'être mis au rang des souscripteurs, à cause des sacrifices considérables que faisoit le gouvernement. Un esprit d'usure s'étoit emparé de toute la nation ; les dettes les plus justes n'étoient point acquittées ; les dépôts les plus sacrés n'étoient point regardés comme inviolables ; tout l'argent des royaumes réunis étoit porté à la capitale, et les provinces éloignées en étoient absolument privées ; le crédit personnel, qui est l'ame et l'essence d'une nation commerçante, étoit réellement détruit, les manufactures languissoient, et un infâme agio avoit pris la place du commerce.

Certainement la justice, la raison et les vrais principes militoient en faveur de ceux qui pensoient ainsi ; mais que sont la justice, la raison et les principes pour des hommes de la trempe de Pitt, qui mettant à leur place, leurs vues ambitieuses et leurs conceptions enfantées par la haîne et l'audace, ne comptent pour rien le sang des hommes, les malheurs de la guerre, les risques dont ils environnent leur patrie, et les funestes effets d'un incendie général dans toute l'Europe.

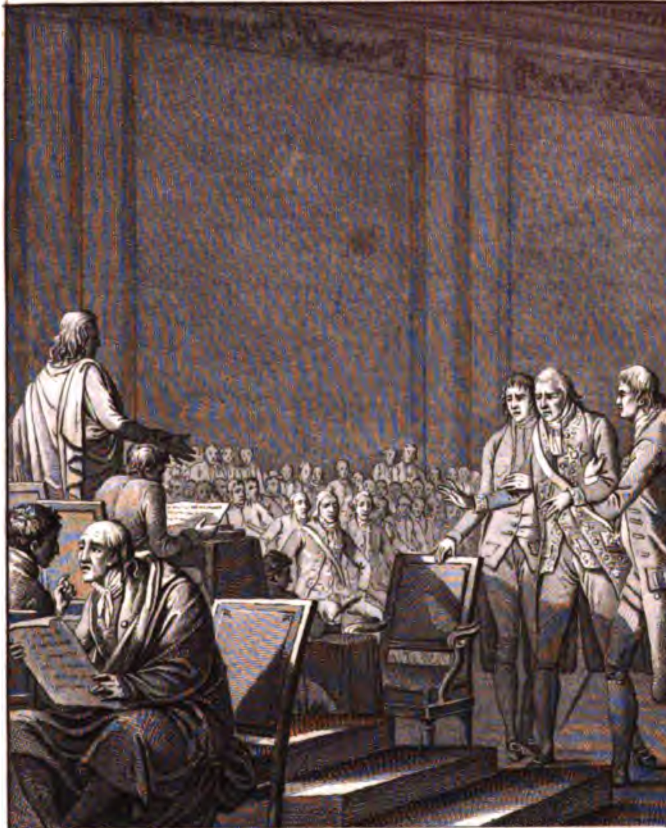
Sans doute ce ministre a développé par la suite un grand caractère, et justifié, pour ainsi dire, la tenacité de ses conceptions, par la force de ses plans, la constance et l'éloquence avec lesquelles il les a soutenus, et les ressources immenses que son génie entreprenant et fécond lui a fait trouver sans cesse au besoin ; mais c'est encore un problême de savoir si après avoir bouleversé toute l'Europe, et préparé la révolution françoise, il est parvenu au but qu'il s'est proposé. Le génie ne consiste pas seulement à former de grandes entreprises, mais à les faire réussir.

M. PITT

S'oppose à la paix avec la France, en 1762.

LE cabinet britannique laissa gronder l'orage, et n'en poursuivit pas moins l'ouvrage de la paix. Les préliminaires en furent signés à Fontainebleau; la nouvelle en fut communiquée à la ville de Londres par une lettre du sous-secrétaire d'état au lord-maire. Aussitôt il s'éleva dans la capitale une fermentation que ce premier magistrat, dévoué à Pitt et à son système, ne chercha pas à appaiser. L'opposition s'étoit fortifiée depuis le renouvellement des négociations; on avoit fait des demarches pour unir d'intérêt le duc de Newcastle et M. Pitt, qui étoient démeurés chacun séparément à la tête de son parti. Le duc n'avoit pas toujours approuvé les mesures du ministre, parce qu'il voyoit que son propre crédit diminuoit par la continuation de la guerre, quand les événemens en étoient heureux. Il encourageoit secrétement les attaques qu'on portoit à M. Pitt, et si le lord Butte se fut retiré, le duc auroit été à la tête du système pacifique; mais ils avoient mutuellement beaucoup moins d'éloignement l'un pour l'autre que chacun n'en avoit pour M. Pitt. Enfin cette inimitié qui leur étoit commune, servit à les réunir, et ils joignirent leurs efforts pour persuader au peuple que le parlement ne ratifieroit jamais les conditions d'une paix qu'ils traitoient d'infâme. De leur côté les membres de l'administration prenoient toutes les mesures qui pouvoient leur procurer l'approbation de ce grand corps. Ce fut ainsi que le comte d'Hallifax eut le titre de secrétaire d'état, conjointement avec le comte d'Eguemont, M. Greenville

X.



Mr. PITT S'OPPOSE À LA PAIX.

en 1762.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

fut mis à la tête de l'amirauté ; M. Fox agit efficacement pour gagner un grand nombre de voix dans la chambre-basse ; enfin, presque tous ceux qui possédoient de grands biens en fonds de terre, parurent satisfaits des mesures prises par le gouvernement.

Les choses en cet état, l'adresse du roi fut portée au parlement, et les adresses d'adhésion furent votées au gré de la cour. Le lendemain on publia à Londres la cessation des hostilités, qui fut également publiée en France. L'on donna de part et d'autre des ordres pour rétablir la communication entre la France, l'Espagne et l'Angleterre.

Ce n'étoit pas assez, il falloit encore que le traité de paix fût ratifié par le parlement. M. Pitt et son parti espéroient encore trouver de nouvelles ressources dans les discussions qui devoient avoir lieu à ce sujet. Lorsque les articles de ce traité furent pris en considération par la chambre haute, les lords de l'opposition formèrent plusieurs objections, accompagnées de réflexions fâcheuses contre le comte de Butte, où il paroissoit beaucoup de chaleur et d'animosité personnelle.

Ce ministre justifia sa conduite avec autant de décence que de modération, par une harangue si bien faite, qu'elle excita la surprise de ceux qui n'avoient pas une haute idée de son éloquence. Il y fit le détail de la négociation, et déclara que non-seulement il avoit agi avec ardeur pour procurer la paix, mais qu'il désiroit que cette circonstance fût un jour gravée sur son tombeau ; il fut secondé par le comte d'Hallifax, et soutenu du plus grand nombre.

M. Pitt désespéré de voir son parti prêt à succomber, tenta un dernier effort, et tâcha de tirer parti de la popularité qu'il s'étoit acquise. Sa santé étoit très-dérangée ; il se fit porter dans la chambre - basse, et là, soutenu

sur les bras de ses anciens amis, il obtint de l'orateur la permission de parler assis. Sa harangue dura deux heures sans aucune intermission. Son objet fut de justifier d'abord sa conduite lorsqu'il étoit à la tête de l'administration, et de donner ensuite son avis sur chacun des articles de la paix, qu'il condamnoit avec force et emportement, comme peu proportionnés au succès des armes britanniques.

M. Pitt, forcé de convenir qu'il avoit accordé lui-même dans le cours de l'année précédente, des articles beaucoup moins avantageux à la nation, insistoit sur les conquêtes qu'elle avoit faites depuis ce tems. M. Pitt ne fut pas écouté avec l'intérêt dont les circonstances sembloient l'environner, ni avec cette attention et ces applaudissemens qui avoient coutume de suivre ses harangues. En vain le lord-maire le seconda de tous ses efforts. La chambre-haute sentit que si l'on avoit remporté de nouveaux avantages, d'un autre côté les difficultés étoient de beaucoup augmentées par la guerre avec l'Espagne, par la protection qu'on devoit au Portugal, par l'accroissement de la dette nationale, et par le manque d'hommes pour recruter les troupes de terre et de mer. En conséquence les deux chambres convinrent d'une adresse pour approuver les articles.

Ici, il faut en convenir, la sagesse du gouvernement sut éviter les suites désastreuses que pouvoit entraîner l'opinion du lord Chattam. Sans doute ce célèbre lord étoit un grand homme d'état, sans doute il aimoit son pays, et en a mérité la réconnoissance par ses utiles et longs services, par ses rares talens; mais il est incontestable que sa haîne déclarée sans ménagement contre la France, l'a égaré dans cette circonstance, a préparé de loin la longue tourmente qui agite l'Europe depuis dix ans, et dont le levier a été la révolution françoise,

Si

Si l'esprit public d'une nation a besoin d'un enthousiasme passionné pour se soutenir, son gouvernement doit être calme et sans passion. La haîne de Pitt contre le gouvernement françois, ses déclamations éternelles toujours remplies de fiel et d'orgueil, ses plans hostiles, ont dû aigrir le ministère françois, et lui faire desirer l'occasion d'humilier et de dompter un cabinet qui ne ménageoit rien.

A la vérité, la défaite et l'anéantissement de la marine françoise ôtoit au cabinet de Versailles la faculté de punir tant de présomption; mais ce n'est pas toujours la force et la puissance qui sont redoutables dans un ennemi, la dissimulation, l'adresse,, la patience ne sont pas moins à craindre; on verra bientôt, dans la guerre d'Amérique, combien de pareilles armes, dans des mains habiles, ont fait de mal à la Grande-Bretagne.

En effet, la perte de l'Amérique, qui n'eut point eu lieu sans les secours d'abord cachés, et ensuite prodigués avec acharnement par la France, fut le coup le plus sensible que cette puissance pouvoit porter à son ennemi, et devint pour elle la vengeance la plus éclatante de ses humiliations et de ses pertes.

L'Angleterre dut à son tour songer à la vengeance, et il faut convenir que son ministère en a saisi par la suite habilement l'occasion et les moyens. M. Pitt appelé au gouvernement, y apporta l'esprit du lord Chattam, son oncle. Ce ministre déploya tous les talens de son oncle, et sa haine pour la France. Il vit de longue main dans l'état de décrépitude où se trouvoit la monarchie françoise, dans la situation déplorable de ses finances et dans le mécontentement général de la nation, les moyens de lui faire payer cher un jour la perte de l'Amérique. Il n'est plus douteux, pour les gens éclairés, et qui ont suivi la

Quoiqu'il en soit, ces révoltés furent bientôt réprimés par la vigilance et la sage conduite du gouvernement, et par la levée qu'on fit de six bataillons, composés indistinctement de catholiques et de protestans. Ces levées, jointes à quelques faveurs qu'on accorda aux catholiques Irlandois, qui, en général, étoient affectionnés au gouvernement, empêchèrent l'émigration d'un grand nombre de gens industrieux, qui, non-seulement auroient été perdus pour leur pays, mais qui auroient contribué à augmenter la puissance des rivaux de la Grande-Bretagne. On sait combien la tolérance est avantageuse à un état, lorsqu'elle est renfermée dans de justes bornes. La France n'avoit que trop éprouvé les funestes effets du zèle outré qui força les sujets les plus industrieux à abandonner leur patrie ou à y devenir les ennemis secrets du gouvernement. Une sage administration, en protégeant la liberté des opinions religieuses, et se bornant à punir sévérement ceux qui troublent l'ordre public, peut et doit maintenir cette tranquillité, à l'ombre de laquelle on voit fleurir le commerce et l'industrie.

A cette époque un spectacle nouveau vint distraire l'attention publique de ces dissentions civiles, qui avoient été si heureusement calmées. Au mois de mai, trois chefs indiens de la nation des Chiroquois arrivèrent en Angleterre et furent présentés au roi, qui donna des ordres pour qu'ils fussent entretenu à ses frais. Le principal se nommoit *Outacite*, c'est-à-dire le *tueur d'hommes*, et il s'étoit souvent signalé par sa valeur. Ces Indiens avoient été portés à venir en Angleterre par des motifs de curiosité; cependant on remarqua avec surprise que pendant tout le tems qu'ils y demeurèrent, ils ne firent paroître aucune surprise de ce qu'ils virent, quoiqu'on présentât à leur yeux

XI.



Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

XI.



Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

tout ce qu'on croyoit le plus propre à frapper l'imagination d'un sauvage. On ne réfléchissoit pas que pour sentir tout le prix des arts de l'Europe, il faut un certain dégré de lumière, d'instruction et d'expérience que ne pouvoient avoir ces pauvres Indiens, qui, étrangers à la langue, aux usages et aux mœurs des nations civilisées, ne pouvoient être aisément et tout à coup tirés de leur flegmatique ignorance. Aussi traversèrent-ils la capitale, où fourmille une multitude innombrable de peuple, sans sortir de leur apathie. Ils virent les boutiques et les magasins remplis de toutes sortes de richesses et de marchandises, parcoururent les églises, les hôpitaux, les palais et les maisons des seigneurs; on leur fit voir la revue des gardes qui faisoient l'exercice dans le parc, le magasin des armes dans la tour de Londres, l'artillerie, les vaisseaux et les chantiers dans les différentes parties du royaume, enfin tout ce qui a rapport aux arts, aux mécaniques, au commerce, à la force et à l'opulence de l'Angleterre, sans qu'ils fissent paroître la moindre surprise, ni par leurs paroles, ni par leurs gestes, ni par leurs regards. Ainsi cette ostentation tout à la fois puérile et orgueilleuse, échoua contre le flegme de ces pauvres Américains, qui aux yeux des gens comme il faut, passèrent pour être doués d'une insensibilité brutale que l'on regardoit comme le caractère distinctif des nations sauvages.

Il est tems de revenir aux affaires générales. La cour de Portugal ayant accédé au traité de paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, et ces dernières puissances ayant, par ce même traité, renoncé à la guerre d'Allemagne, les cours de Vienne et de Berlin ne tardèrent pas à conclure un accommodement. L'impératrice reine ne pouvoit guères espérer avec ses seules forces de l'emporter sur un monarque qui avoit soutenu si long-tems les efforts de tant de

puissances confédérées. Le roi de Prusse de son côté n'avoit plus de subsides à attendre de la Grande-Bretagne, et il avoit tellement épuisé d'hommes et d'argent les pays où il avoit fait la guerre, qu'ils étoient absolument hors d'état de lui fournir ni soldats, ni contributions. La paix générale fut donc conclue, et les rois de l'Europe, ou plutôt leurs ministres, permirent un peu à cette belle contrée de respirer après sept ans d'une guerre sanglante et ruineuse, qui avoit étendu ses ravages dans les quatre parties du monde. Cette guerre ruina plusieurs des plus belles provinces de l'empire germanique et fit périr plus d'un million d'hommes. La Grande-Bretagne, d'après l'aveu même de ses écrivains, en perdit pour sa part plus de deux cents quatre-vingt mille. Elle y dépensa une quantité presqu'incroyable de trésors, et porta sa dette nationale de quatre-vingt millions sterling, où elle étoit dans l'origine de la guerre, à cent trente millions, somme prodigieuse, puisqu'elle égale environ deux milliards neuf cens quatre-vingt millions, argent de France, c'est-à-dire plus que la valeur réelle de toutes les propriétés foncières de la Grande-Bretagne.

Nous allons voir bientôt cette nation ambitieuse payer chèrement les succès de cette guerre, et chercher à couvrir ce déficit monstrueux par des exactions criantes et la tyrannie la plus révoltante envers ses colonies d'Amérique. Si à l'extérieur la Grande-Bretagne jouissoit d'une prospérité inconnue jusqu'alors, il n'en étoit pas de même dans l'intérieur. Il fallut aussitôt après la guerre réparer ses pertes et mettre le gouvernement à même de revivifier toutes les parties de l'administration. Il ne fut pas difficile au parlement de voter des fonds disponibles, mais les moyens de les lever n'étoient pas aussi aisés. Les ministres chantant alors la palinodie, soutenoient au parlement contre ce

qu'ils avoient souvent eux-mêmes avancé, qu'il étoit faux que la nation fût épuisée, que les succès qu'on avoit eu dédommageoient amplement des dépenses de la guerre; que la nation n'avoit jamais possédé tant de richesses. Le parti de l'opposition répondoit victorieusement à ces assertions ministérielles par le tableau défectueux de la chose publique; il peignoit l'État dans un épuisément total des hommes nécessaires à l'agriculture et aux manufactures, au point qu'on étoit obligé, dans un grand nombre d'endroits, d'employer les femmes aux travaux les plus rudes. D'après les états qui en furent dressés, on reconnut que dans le cours de cette guerre, on avoit perdu, indépendamment des troupes de levée, cent trente-cinq mille deux cents vingt matelots. Le salaire des ouvriers étoit monté à un prix si excessif que les profits du commerce ne pouvoient en dédommager les marchands. Le peuple étoit dans un état de souffrance et de fermentation inquiétant, il y eut diverses cruautés exercées, les vols, ainsi que les meurtres devinrent plus fréquens qu'on ne les avoient vus jusqu'alors, et les troubles recommencèrent en Irlande.

Le gouvernement françois n'étoit pas assez peu clairvoyant pour ne pas s'appercevoir de cet état pénible, et pour ne pas en concevoir l'espérance secrète de la vengeance. Ce n'est pas que la paix de 1783 fût aussi défavorable pour la France qu'elle auroit dû s'y attendre, la restitution de la Martinique, de la Guadeloupe, et d'une partie des établissemens de l'Inde surpassoit ses désirs, et le retour de la tranquillité seule étoit pour elle une conquête assurée sur le reste du monde, qui est et sera toujours tributaire de son sol, de son industrie et de sa population; mais certains articles du traité, qui en flattant la vanité du peuple anglois, indignoient et humilioient la France,

devoient nécessairement entretenir dans cette nation un levain de haîne, de ressentiment et de malveillance, qui, tôt ou tard menaçoit de venir funeste à la Grande-Bretagne. Leçon frappante, mais toujours inutile pour ceux à qui les intérêts des grandes nations sont confiés, qui ne devroient jamais perdre de vue qu'un traité de paix qui n'est pas fondé sur un retour sincère vers la confiance, la justice, la bonne intelligence, n'est autre chose qu'une trève, pendant laquelle la partie lésée se prépare à reprendre un jour ses avantages à l'instant qu'elle en trouvera l'occasion favorable.

Quoiqu'il en soit, l'Angleterre accablée du poids de ses lauriers, et d'une dette nationale insupportable, jeta un coup-d'œil d'avarice et de cupidité sur ses colonies américaines, dont l'état florissant sembloit lui promettre des ressources incalculables. Elle crut pouvoir réparer les maux intérieurs qui résultoient du traité qu'elle venoit de conclure, en contraignant ses colonies, riches et puissantes, à supporter une seconde fois leur portion des frais de cette longue guerre, dont le chagrin public leur reprochoit d'avoir tiré tout le fruit. Le même gouvernement, qui quelques années auparavant avoit cru devoir compenser par des imdemnités les augmentations de dépenses dans lesquelles ces colonies avoient été entraînées par le système politique de leur métropole, voulut les forcer à rendre avec usure et par des taxes éternelles, ces dédommagemens passagers. Ce fut le lord Greenville, chancelier de l'échiquier, successeur du lord Butte, qui annonça ce système, et le parlement, jaloux d'étendre son autorité, l'accueillit avidement. Il parut le 4 août 1764 un premier bill à l'effet de taxer les colonies.

Les propriétaires des terres situées dans les trois royaumes

y trouvoient leur avantage. Ils espéroient que leurs taxes seroient diminuées, et que les possesseurs des champs cultivés dans l'immense continent de l'Amérique, en supporteroient la moitié. Les négocians croyoient y trouver les moyens de regagner la préférence du commerce, que la hardiesse, l'économie et l'activité des Anglo-Américains leur disputoient dans la plupart des marchés de l'Europe sur les articles qu'ils pouvoient fournir en concurrence. Presque tous les membres de la chambre des lords avoient été ministres, gouverneurs, commandans de troupes en Amérique; les autres étoient vendus au parti de la cour, et tous y trouvoient une augmentation de pouvoir et de richesses pour eux.

Pendant que l'on étoit à Londres dans ces dispositions, celles de l'Amérique septentrionale étoient bien différentes; on n'y songeoit point à exempter sa terre d'un impôt qu'elle n'avoit jamais supportée; on ne désiroit dans le commerce que la concurrence et la franchise. L'Amérique avoit senti ses forces. Aguerris dans les glaces du Nord, le cultivateur et l'artisan robuste qui avoient depuis peu déposé la cuirasse et les armes, méprisoient le stipendiaire recruté dans la fange de Londres, que l'on ôsoit envoyer pour leur forger des fers; ils étoient secrètement indignés de ce que l'on croyoit en Europe que des mains si viles pourroient les asservir. Les commerçans enrichis par les avantages qu'ils avoient retirés de la prise du Canada et des échanges que leur droiture et leur utilité leur avoient facilité dans toutes les Antilles, murmuroient de la dépendance et des prohibitions qui enchaînoient leur activité. Les navigateurs dont le nombre s'élevoit à plus de trente mille, supportoient avec impatience le joug de la cour d'amirauté, érigée à Hallifax, où des juges placés par la corruption, décidoient

seúls, d'après les préjugés de Londres et l'intérêt britannique, de toutes les discussions qui s'élevoient dans l'Amérique septentrionale, sur le fait de la navigation. Les grands propriétaires ne pouvoient endurer le gouvernement de gens qui ne possédoient aucun terrain dans l'Amérique, qui ne connoissoient ni la culture, ni les moyens de défense, ni les lois convenables à leurs propriétés. Tous s'élevoient contre la nécessité qui leur étoit imposée d'aller à 1500 lieues demander la sûreté, la tranquillité, la justice, et d'attendre leur malheur ou leur prospérité de gens qui n'avoient jamais planté ni combattu pour elle. La nation entière enfin se récrioit contre l'ingratitude de la métropole qui étoit uniquement redevable de ses glorieux succès en Amérique contre la France, au zèle, à la force et aux sacrifices de ses colonies; en effet, elles avoient entretenu vingt-cinq mille hommes en campagne pendant toute la guerre; elles avoient huit cens corsaires à la mer, et les efforts qu'elles firent pour ajouter aux triomphes de l'Angleterre, avoient occasionné une dette publique, pour laquelle elles avoient été obligées de s'imposer elles-mêmes une taxe assez onéreuse.

Tel étoit l'état respectif des colonies angloises et de leur métropole. La conquête du Canada rompant la barrière qui resserroit les colonies, avoit préparé de loin leur indépendance. Tant que les Anglo-Américains avoient eu pour voisins des peuples inquiets et capables de les occuper sans cesse, ils n'avoient point songé à se séparer de la mère-patrie, et le besoin continuel qu'ils avoient eu de ses secours, auroient fait oublier ses torts; mais les proportions que l'Angleterre travailloit à établir depuis cent ans pour retenir l'Amérique dans sa dépendance, se trouvoient dérangées par l'orgueil et l'ambition de la cour de Londres.

Aux yeux des gens éclairés c'étoit une grande faute de la part de cette cour de n'avoir pas rendu le Canada à la France et la Floride à l'Espagne. Cette restitution qui auroit été considérée comme l'acte le plus glorieux de la modération politique, auroit assuré pour toujours à la Grande-Bretagne la conservation de ses colonies et du plus grand commerce du monde. Comment le cabinet de Londres ne s'apperçut-il pas que la France et l'Espagne en établissant au Canada et dans la Floride un gouvernement militaire et des colonies de soldats, entretenoient à grands frais, et sans en tirer aucun profit, les garnisonsqui contenoient au sud et au nord les provinces angloises dans la dépendance de leur métropole, et que cette situation de choses ne pouvoit changer, parce qu'il étoit impossible que la population fût considérable dans des colonies militaires, et que leurs habitans devinssent agriculteurs et commerçans; qu'il étoit impossible que les Anglo-Américains cessassent de réclamer la protection de l'empire puissant qui les aidoit à réprimer l'audace de ces voisins dangéreux. Le sort des Canadiens étoit d'attaquer sans cesse les colons de la Nouvelle Angleterre dans l'espoir de s'attribuer, par le droit du plus fort, une partie des fruits de leurs travaux; et celui des colonies angloises d'implorer l'assistance des flottes et des armées de la mère-patrie. Le courage des Américains se seroit exercé, mais toujours au profit de l'Angleterre. Leur industrie se seroit entretenue, mais toujours au profit du commerce métropolitain et selon ses vues. Leur agriculture auroit élevé l'Angleterre au niveau des puissances territoriales de l'Europe; mais l'acquisition du Canada ne laissoit plus rien subsister de cet ordre politique. Les colonies débarassées de leurs ennemis naturels et livrées à elles-mêmes, venant tout-à-coup de sentir leur force et leur puissance,

et la France qui avoit intérêt de se venger de l'Angleterre ; et de voir son commerce diminuer, devoient faire plus que des vœux pour leur indépendance. Déjà par une prévoyance habile celle-ci entretenoit dans l'Amérique des émissaires qui fomentoient les mécontentemens particuliers. Etoit-ce dans de telles circonstances qu'il falloit proposer des taxes, étendre les prohibitions, et soulever les esprits ?

La cour de Londres ayant reconnu, quoi qu'un peu tard, les inconvéniens du trop grand pouvoir des colonies, devoit sans doute en chercher le remède ; mais un esprit d'orgueil et de tyrannie présida à ses déterminations ; elle résolut d'y remédier par un projet d'asservissement général ; elle voulut rendre toutes les provinces dépendantes du parlement, et leur ôter peu à peu leurs chambres particulières et leur droit de législature. Elle n'attendoit que l'occasion de commencer l'exécution de ce projet ; mais de tous côtés il se présentoit un écueil.

Employer la violence et la sévérité, c'étoit allumer de toutes parts le flambeau de la révolte ; employer la lenteur et la persévérance, c'étoit risquer de voir les peuples profiter de chaque délai pour se fortifier contre l'oppression dont ils étoient menacés. Ce dernier parti fut préféré, et en demandant des impôts, les ministres qui n'attendoient que le prétexte d'introduire des soldats dans les colonies, désiroient secrétement qu'elles se refusassent à ce que l'on exigeoit d'eux.

FRANCKLIN,

A la chambre des communes, à Londres, s'oppose aux taxes sur les marchandises d'Amérique, en 1766.

A la première nouvelle du bill de taxation proposé par le lord Greenville, la province de Massachuset, qui avoit, suivant sa chartre, le droit de porter dans son assemblée les loix de taxation, engagea les autres à se joindre à elle pour empêcher le roi et le parlement d'attenter à ce droit; elle déclara : *que l'imposition des taxes sur le commerce, ou sur les terres, sur les maisons, ou sur les vaisseaux, sur les biens réels et personnels, fixes ou flottans dans les colonies, étoit absolument incompatible avec le droit des Américains, comme sujets britanniques et comme hommes.*

Pour réponse à ces réclamations, le roi sanctionna, le 22 février 1765, un bill pour établir l'impôt du timbre en Amérique, et modifier différens actes du parlement, qui faisoient une partie de ses privilèges.

Ce bill funeste eut l'effet qu'il devoit avoir. L'assemblée de Massachuset convoqua les représentans des différentes colonies pour délibérer sur cet acte. La maison de distribution du papier timbré fut investie et détruite à Boston par le peuple qui menaça de tuer le percepteur ; la maison du lieutenant de roi fut démolie, ainsi que celle du greffier de la cour d'amirauté, dont les registres furent déchirés, les bureaux du contrôleur de la douane furent brûlés. L'assemblée générale de la province arrêta qu'il seroit légal de transiger sans papier timbré, nonobstant

l'acte du parlement britannique, et lors de l'élection des membres du conseil, elle excepta tous les officiers du gouvernement. Ce mouvement ne pouvoit aller qu'en croissant. Bientôt les principaux habitans formèrent entre eux un projet de résistance passive contre laquelle les bayonnettes devoient échouer. Ils résolurent de n'acheter aucune des marchandises des fabriques d'Angleterre jusqu'à la révocation du bill; tous les citoyens et les femmes mêmes, se soumirent à cette nécessité.

Cette fermeté en imposa pour un moment à la cour; elle parut vouloir revenir sur ses pas, et désirer s'entourer de nouvelles lumières. Dans la session de 1765 à 1766, le comité de la chambre des communes invita le docteur Francklin à une de ses séances pour le consulter sur les affaires d'Amérique. Cet homme célébre, auteur de tout ce qui s'est fait de plus sage en Amérique, depuis et pendant la révolution, parut dans la chambre des communes, et assura avec une fermeté noble que les colonies ne pouvoient supporter aucune taxe intérieure au-delà de celles qu'elles supportoient déjà, et qu'elles n'étoient nullement disposées à souffrir que le parlement s'attribuât le droit d'en imposer.

L'air vénérable, le ton ferme et noble du docteur, sa voix éloquente qui faisoit retentir les accens de la liberté et de la plus juste indépendance, firent une profonde impression.

L'acte du timbre fut révoqué, mais ce pas rétrograde occasionné par les manœuvres d'une intrigue qui vouloit la chute du lord Greenville, étoit si peu dû à la justice du cabinet, qu'au bill de suppression, il en fut substitué un *pour mieux assurer au roi et au parlement la dépendance des Domaines de sa majesté en Amérique.*

A la réception de ce bill, un régime militaire s'organisa

XII.



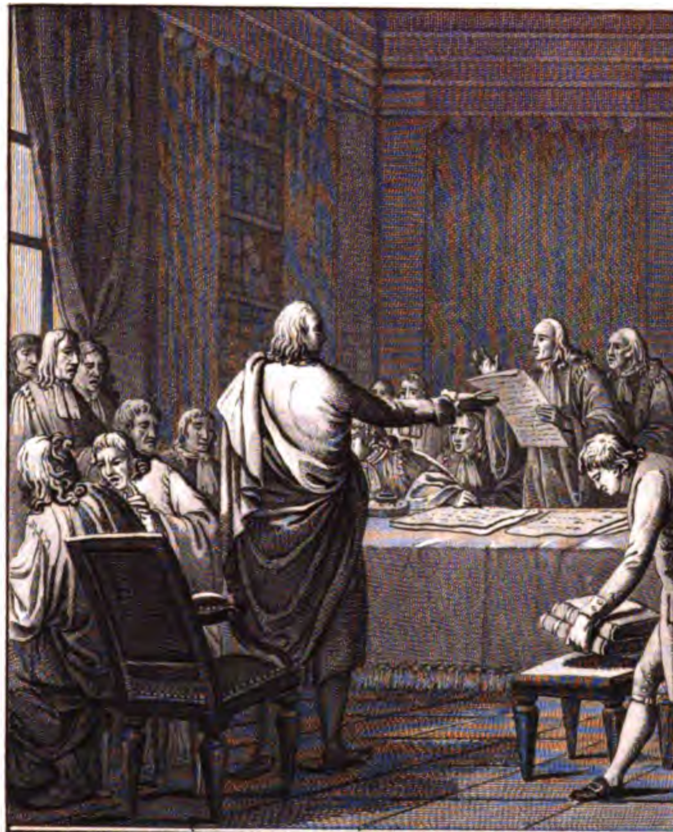
FRANKLIN S'OPPOSE AUX TAXES

en 1766.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. III.

XII.



FRANKLIN S'OPPOSE AUX TAXES

en 1766.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. III.

de toute part dans la Nouvelle Angleterre, et l'indignation du peuple se manifesta par une résistance qui s'accrut en raison des mesures oppressives.

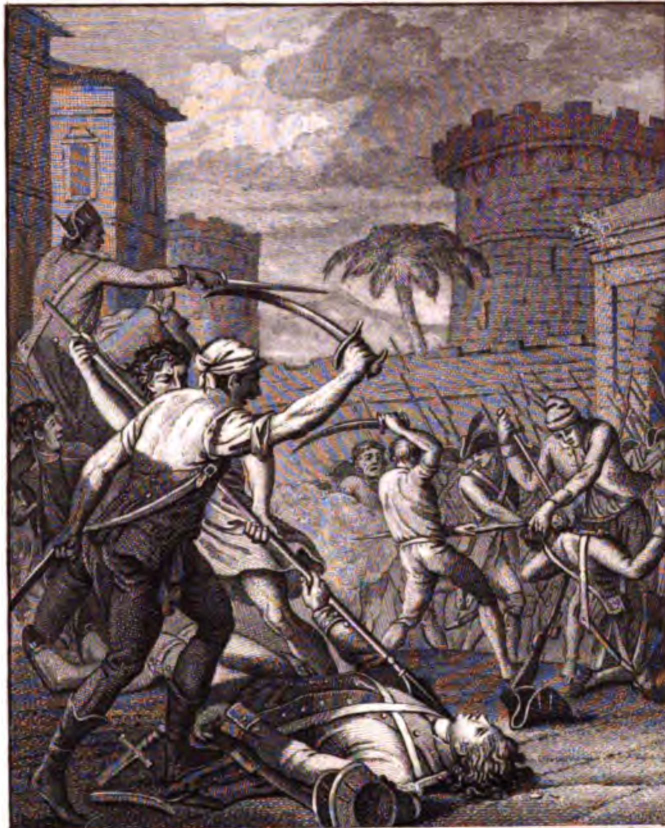
On se disoit partout qu'il étoit impossible de tolérer cet attentat sans donner un libre accès au despotisme. La conduite du gouverneur Bernard contribua à augmenter le mal, et comme si ce gouverneur britannique eut porté l'aveuglement au comble, on n'attendit pas que les colonies fussent appaisées pour faire signer au roi deux actes, l'un pour établir des douanes dans les colonies; l'autre pour y exercer des prohibitions, faire cesser les remises sur toute espèce de contrebande et autres dispositions fiscales, non moins vexatoires.

INSURRECTION DU PEUPLE

En Amérique, à la réception du bill sur les douanes; en 1768.

LE 5 mars 1768, deux régimens étant venus d'Hallifax à Boston, le tocsin sonna tout-à-coup dans tous les quartiers de cette ville. La sentinelle postée à la douane, voyant accourir le peuple en fureur, appelle du secours; le capitaine degarde, Thomas Preston, ordonna de faire feu, et le sang du peuple coula. La révolte devint générale. Le sang versé par l'infâme Preston fit retentir de toute part le cri de la vengeance, et les troupes furent contraintes par le peuple en fureur de se sauver dans le fort Guillaume. Le corps de ville de Boston prit un arrêté dans lequel, après avoir nié l'autorité législative de l'Angleterre sur l'Amérique, il déclara qu'*il valoit mieux lutter contre la*

XIII.

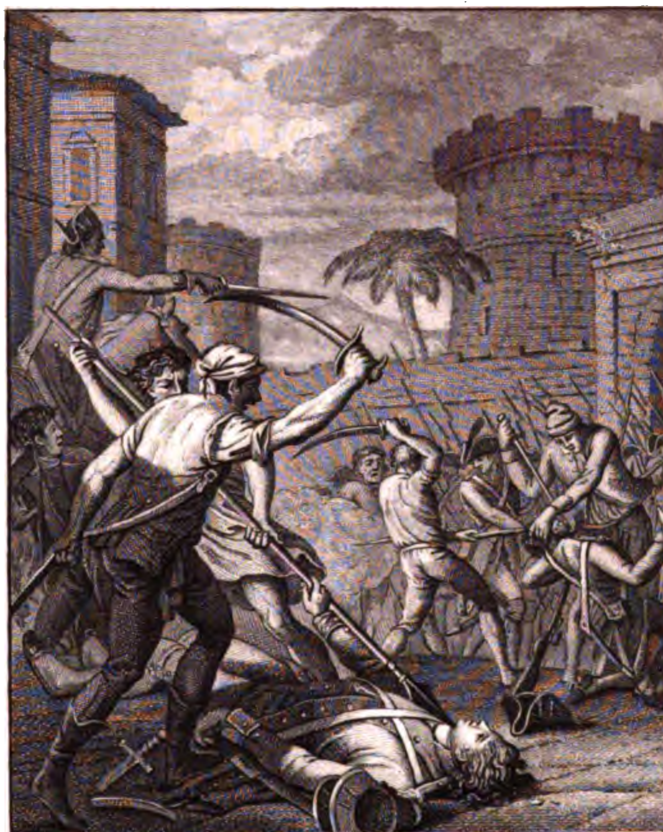


INSURRECTION DU PEUPLE
en Amérique.

en 1768.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

XIII.



INSURRECTION DU PEUPLE
en Amérique.

en 1768.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

pas le despotisme de la cour de Londres, qui, par un esprit d'aveuglement inconcevable, ne voulut rien rabattre de ses prétentions. Cette détestable et injuste obstination révolta enfin toute l'Amérique septentrionale. Cette contrée qui avoit déjà le sentiment de ses droits et de sa force, commença à entrevoir qu'une réconciliation avec la métropole lui seroit désavantageuse. Chacun sentit enfin que quand même on accorderoit aux colonies le droit de se faire représenter dans le parlement, qu'elles demandoient avec instance, la voix de leurs députés seroit étouffée sans cesse par la majorité vendue au parti du ministère ; on commença à se convaincre que les liaisons avec la Grande-Bretagne, qui avoient servi à l'établissement de tant de grandes colonies, n'étoient plus nécessaires à leur prospérité, qu'il suffisoit qu'elles fussent unies entre elles. Plusieurs mêmes de ceux qui entraînoient le suffrages du peuple, soutenoient que les anciennes liaisons n'avoient été d'aucune utilité aux colonies. Le commerce que nous exerçons, disoient-ils, consiste dans les choses du premier besoin et nous aurions trouvé la vente de ces objets dans toute l'Europe dès que nous avons commencé de les posséder en abondance. Il peut être convenable que de petites îles soient gouvernées par un royaume puissant, mais il est absurde de vouloir qu'un vaste continent soit gouverné par une île, de même qu'elle ne peut pas nous conquérir, il lui est impossible de nous gouverner. L'Angleterre appartient à l'Europe et l'Amérique à elle-même. Le moment de notre indépendance est arrivé. La postérité ne pourra comprendre comment on nous a retenu tant d'années dans cet état de soumission et de perplexité, qui nous réduit à traverser quinze ou dix-huit cents lieues pour aller solliciter une puissance si disproportionnée, si éloignée de nous, qui nous

connoît si mal, et lui présenter des suppliques auxquelles elle ne daigne pas répondre. Ne souffrons plus de si sanglans affronts; s'ils duroient plus long-tems l'histoire des nations daigneroit à peine nous compter au rang des hommes.

De tels discours adressés à des républicains naturellement vifs et impatiens du joug, devoient faire une impression profonde. Ces dispositions contraires au régime tyrannique de l'Angleterre, étoient encore renforcées par les sugestions secrètes des ennemis de cette puissance, qui ne laissoient échapper aucune occasion d'alimenter les mécontentemens et de souffler le désir de la résistance. Enfin, la cour ne mettant plus de bornes dans ses mesures, les colonies se déterminèrent à employer la force.

UN OFFICIÈR DES DOUANES

Est traîné à la queue d'une charrette, en 1770.

L'IMPÔT sur le thé devint le premier brandon de la discorde civile. Tous les navires chargés de cette denrée furent d'abord renvoyés en Angleterre, et bientôt après le peuple prit le parti de jeter à la mer tout ce qui en arriveroit dans les colonies. Les dispositions militaires des agens du gouvernement, et l'arrivée d'une flotte ne firent qu'ajouter à l'indignation du peuple et servit à lui faire prendre des mesures de résistance; les compagnies franches furent mises en activité et une compagnie d'artillerie leur fut ajoutée.

A cette époque John Malcom, officier des douanes, s'attira une rude punition. Malgré les exemples que le

XIV.



UN OFFICIER DES DOUANES
trainé à la queue d'une Charrette

en 1770

Dessiné par le Jeune. Tom. III. Gravé par David.

XIV.



UN OFFICIER DES DOUANES
trainé à la queue d'une Charrette

en 1770

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

peuple lui avoit déjà donnés, il eut la hardiesse de saisir un vaissseau dans le port de Falmouth. Ce mépris des jugemens du peuple lui mérita le châtiment qui, depuis quatre ans avoit été ordonné pour cette espèce de crime; il fut arrêté par la multitude irritée, on le couvrit de gaudron et de plume; mais on eut le ménagement de ne le pas dépouiller : il fut exposé en cet état pendant trois jours aux huées de la populace. Ce châtiment exemplaire ne calma point le caractère véhément de ce maltotier anglois; il eut l'impudence de s'expliquer avec mépris sur le châtiment qu'il avoit reçu, disant que le roi et le parlement lui feroient bientôt raison de cette canaille. Ces propos indignèrent tout le peuple contre lui, et l'on n'attendoit qu'une occasion de le punir avec plus d'éclat et de sévérité qu'il ne l'avoit été la première fois. Malcom ne tarda pas à faire naître cette occasion. Il avoit offensé quelque tems auparavant un marchand de la ville, et l'ayant rencontré depuis, sa querelle recommença; il traita le marchand avec beaucoup d'insolence, et y mit le comble en le frappant de sa canne. Cette violence excita l'attention des juges-de-paix, ainsi que la colère du peuple. Un ordre fut donné contre lui; mais le constable ne pouvant pas le trouver, le peuple environna sa maison; les fenêtres ayant été brisées, il vint l'épée à la main pour repousser les assaillans, qui n'avoient d'autres armes que leurs bras, et il en blessa plusieurs. Les Bostoniens, modérés jusques dans leur vengeancs, entrèrent en foule dans sa maison, l'attachèrent à une corde et le descendirent par la fenètre dans une charette, où, après avoir mis ses habits en pièces, ils lui gaudronnèrent la tête et le corps tout entier, l'emplumèrent et le traînèrent dans la grande rue et dans les principaux quartiers, d'où ils le ramenèrent au pied du gibet,

XV.



LE PRÉSIDENT DU CONGRÈS
Partage la Couronne.

en 1774.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

XV.



LE PRÉSIDENT DU CONGRÈS
Partage la Couronne.

en 1774.

Dessiné par le Jeune. **Tom. III.** *Gravé par David.*

à combattre, et se voyoit attaqué par un nombre dix fois plus grand que le sien, prit la fuite, et fut bientôt joint par les compagnies des lieux circonvoisins, à qui ils firent aussitôt partager le désir et le besoin de la vengeance.

Smith victorieux continuoit sa route; déjà il s'étoit emparé de plusieurs voitures chargées de farines, qui appartenoient à la province, lorsque les milices rassemblées vinrent s'opposer à ses succès. Tandis qu'il entroit dans la ville et que son avant-garde étoit déjà en possession du pont qu'il s'apprêtoit à traverser, les Anglo-Américains entroient par un autre côté, et leur commandant envoya un détachement s'emparer du pont. Les Anglois, qui comptoient sur un succès aussi facile qu'à Lexington, firent feu, mais aussitôt ils virent un corps de troupes considérable accourir pour soutenir le détachement, et furent repoussés avec tant de valeur qu'ils prirent la fuite. Renforcés à leur tour par lord Percy, qui venoit les soutenir avec mille hommes et deux pièces de campagne, ils furent encore obligés de se replier et de précipiter honteusement leur retraite. Ils eurent l'infâmie de mettre, en fuyant, le feu à Lexington. Les Américains, indignés et furieux, joignirent bientôt les incendiaires, en firent un horrible massacre, et les poursuivirent jusques dans les faubourgs de Boston; ils ne s'arrêtèrent qu'à la levée de Charles-Town, où un vaisseau de 64 canons se trouvoit à portée de protéger la fuite des Anglois.

A la nouvelle de ce combat, tous les habitans prirent les armes; ils vouloient entrer l'épée à la main dans Boston et y massacrer la garnison entière; mais ce mouvement, plus généreux que prudent, fut sagement arrêté par le général Ward, qui en sentit toutes les conséquences, et vint former un camp de vingt mille hommes aux environs

de Cambridge, tandis que le colonel Putnam se saisit d'un poste avantageux à Rosbury.

Le général Gage, qui jusqu'alors avoit promis de subjuguer l'Amérique avec cinq mille hommes, demanda du renfort. On lui avoit déjà fait passer un secours de trois régimens et d'un corps de cavalerie légère; on lui envoya encore les généraux Howe et Burgoine avec cinq mille hommes de toutes armes, et la cour se préparoit à soudoyer dix mille hommes de troupes étrangères, de peur que les soldats anglois ne fissent quartier aux Américains.

Le congrès disposé à tout faire pour la liberté, sentit qu'il avoit besoin d'un homme extraordinaire pour être le bras de la révolution; il comprit que la destinée de l'Amérique dépendoit du choix qu'il falloit faire d'un général; cette auguste assemblée entrevoyoit tout ce qu'il falloit de talens, de loyauté, de vertus dans un général pour assurer l'indépendance de l'Amérique. On comptoit déjà à la tête des troupes plusieurs habiles officiers généraux; Ward, Putnam, Gattes, Schengler et Charles Lee s'étoient montrés dignes de commander des hommes libres. Le choix tomba sur Wasington, et dès ce moment le sort de l'Amérique fut fixé par l'ascendant du génie et des vertus, sur les passions et les vues étroites des courtisans d'un despote.

Bientôt la guerre s'engagea avec tout l'acharnement auquel on devoit s'attendre. La flotte de l'amiral Suldham venoit de mouiller dans le port de Boston, et de vomir sur le continent américain Howe, Burgoine et les cinq mille hommes que le ministère anglois envoyoit pour renforcer le gouverneur Gage. Les chefs de l'armée américaine avoient senti l'avantage de resserrer de plus en plus celle du roi; le brave Putnam, à la tête de deux mille hommes,

fut

fut chargé de s'emparer du poste de Bunkershill, éminence située auprès de Charles-Town ; il s'y porta sur le champ et s'y retrancha. Les royalistes sentant tout le danger d'une pareille entreprise, se hâtoient d'attaquer les revers du retranchement avec des batteries flottantes, tandis que l'escadre et une forte batterie le canonnoient de deux autres côtés ; mais la position avantageuse de Putnam ne permettant pas d'espérer de succès de ce genre d'attaque, Howe en personne, à la tête de trois mille hommes, détachés de tous les régimens de l'armée royale, passa Charles-River, et débarqua à cinq cents pas du retranchement. Ayant d'abord fait incendier le faubourg de Charles-Town pour que la fumée couvrît ses dispositions, il divisa ses troupes en deux corps ; l'un marcha droit à l'ennemi, et l'autre tourna la montagne pour lui couper la retraite. Putnam laissa avancer les Anglois à la distance de vingt pas et fit une décharge si vive et si inattendue que les troupes royales se rompirent et abandonnèrent le terrain. Leurs officiers les rallièrent, et ayant doublé les rangs tentèrent une seconde attaque, qui n'eut pas plus de succès ; ils se retirèrent en désordre, et furent à deux cents pas se former sur douze hommes de hauteur. Burgoine, le compagnon et le rival de Howe, à la tête d'un nouveau détachement de mille hommes, arriva pour les soutenir. Les colonnes angloises étant devenues les plus fortes, elles pénétrèrent enfin dans les lignes où Burgoine sauta le premier. Les Américains forcés de céder au grand nombre, abandonnèrent alors leurs retranchemens ; leur retraite se fit en bon ordre, et les Anglois ayant poussé jusqu'à eux, tentèrent envain d'entamer le corps que commandoit Putnam. Le jour étoit prêt de finir qu'ils combattoient encore ; mais à huit heures du soir, les Anglois ayant été une troisième fois repoussés

avec perte, regagnèrent les retranchemens dont ils venoient de s'emparer.

Ce combat, où Putnam, avec deux mille cinq cents hommes de milice avoit repoussé trois fois dans un même jour quatre mille hommes de troupes réglées qui étoient l'élite de l'armée royale, et que les deux plus habiles généraux de cette armée commandoient en personne, fit en Angleterre une profonde impression, et mit le peuple à portée d'apprécier la bassesse des courtisans, qui dans la chambre haute, n'avoient pas rougi de motiver leur avis de réduire les colonies par la force, sur la *lâcheté des Américains*. En effet, sur quatre mille hommes, douze cents tués ou blessés furent mis hors de combat, et l'armée royale perdit quatre-vingt huit officiers.

L'opinion publique se manifesta à Londres de la manière la plus allarmante pour les ministres; mais leur obstination s'accrut en proportion de la résistance; ils sentirent seulement qu'au lieu des *poltrons mutins* que le chevalier Gage vouloit châtier avec cinq mille hommes, on auroit affaire à des nations puissantes, habiles à se gouverner elles-mêmes et à défendre leurs droits. Les ministres amusèrent le parlement, et lui donnèrent à discuter des plans de conciliation avec l'Amérique, tandis que l'on accéléroit le plus secrétement possible les préparatifs et les armemens pour porter le fer et la flamme dans toutes les provinces américaines, et les réduire à une dépendance absolue.

Cependant la guerre continuoit en Amérique avec le plus grand acharnement, déjà la révolte se communiquoit au Canada. Tarleton, gouverneur de cette contrée, officier connu par son ardeur, son ambition et ses talens militaires, après avoir employé de grands moyens de terreur pour comprimer les esprits, avoit proposé de venir attaquer

Philadelphie par les derrières. Le congrès sentit que l'intérêt de là liberté lui faisoit une loi de prévenir Tarleton, et d'aller l'attaquer dans son gouvernement même, pour le mettre dans l'impuissance de faire des entreprises sur les provinces limitrophes du Canada. Le moment de tenter l'invasion étoit favorable pendant que l'armée britannique, foible et bloquée dans Boston, ne pouvoit faire aucun effort redoutable. Ce fut Wasingthon qui le premier donna le projet de cette entreprise. Sans doute les moyens manquoient aux Américains; mais cette diversion étoit un coup de parti qu'il ne falloit pas laisser échapper. Les généraux Schuyler et Montgomery, furent chargés de porter la guerre dans le haut Canada par la route des lacs.

Il est de la nature des révolutions de produire de grands hommes. Putnam n'eut été qu'un brasseur sans la guerre civile qui en avoit fait un héros. Arnold, simple marchand de chevaux, développa à cette époque un grand caractère. C'était un de ces hommes qui, se plaisant dans les fatigues et les dangers, semblent déplacés partout ailleurs; dont le tempérament robuste supporte également et la chaleur et les frimats, dont l'intrépidité fougueuse ne conçoit rien qui l'arrête; il offrit d'attaquer la partie basse du Canada et de porter les allarmes jusqu'aux remparts de Québec par une route qui jusqu'alors avoit été regardée comme impraticable, tandis que Montgomery et Schuyler feroient leurs tentatives par les lacs. L'intrépidité d'Arnold triompha des irrésolutions du congrès, et lui attira la confiance du général, qui agréa ce projet et le chargea de l'exécution.

Tandis que ces héros se disposoient à rendre un service aussi important à leur patrie, l'exécrable lord Dunmore errant sur les côtes de la Virginie, dont il étoit gouverneur, faisoit une guerre d'extermination, et s'occupoit à incendier

les bourgs et les vilages où il faisoit débarquer ses soldats, à l'aide de quelques intelligences il étoit parvenu à entrer dans Norfolk, port de la Virginie, et à y établir enfin son gouvernement; mais bientôt assiégé par les milices de la province, il fut obligé de se rembarquer. En se retirant il incendia la ville. Nous allons emprunter le récit de cet embrâsement à un officier de la marine angloise, consigné dans sa lettre, datée *du sloop l'Oter, le 6 janvier, devant les ruines de Norfolk.*

« . . . . Quel beau et ravissant spectacle! » tous les vaisseaux marchands qui bordoient le quai ne » paraissoient plus qu'un rideau de flammes; notre artil- » lerie faisoit un bruit d'enfer qui redoubloit de tems en » tems par l'horrible fracas des maisons qui s'abimoient.. » Les ravages de l'incendie ont duré pendant toute la nuit » et le jour suivant. Le feu n'est pas encore éteint quoiqu'il » n'y ait plus qu'environ douze maisons sur pied; le reste » n'est plus qu'un cahos de ruines. *Nous avons beaucoup » de joie de la destruction de cette ville*, parce que c'étoit » la retraite la plus favorable de ces maudits rébelles, et » *nous espérons en faire autant de toute la Virginie.* »

Le tigre qui a écrit cette lettre n'étoit que l'écho du féroce Dunmore, qui trouvoit la plus douce jouissance dans la barbare contemplation de son ouvrage. Tant d'atrocités firent un effet contraire à celui qu'en attendoit la cour de Londres. Au lieu du découragement le désir de la vengeance couvrit de soldats toutes les provinces Américaines, au point que dans la Virginie l'assemblée provinciale s'étoit cru obligée de contenir ce noble enthousiasme, et arrêta que pour porter les armes, il faudroit être *homme libre, et faisant partie du peuple soumis aux loix.*

Cependant la campagne mémorable de 1776 alloit s'ouvrir,

l'Angleterre s'étoit flatté qu'elle suffiroit pour soumettre l'Amérique et avoit fait des préparatifs en conséquence. Soixante-dix mille hommes, tant de terre que de mer, et le lord Cornwallis, alloient être employés à cette entreprise. Treize vaisseaux de ligne, vingt-sept frégates et deux cents quarante-deux autres bâtimens devoient tous être rendus en Amérique au mois de mai, et l'on préparoit des renforts.

Le congrès pour faire face à de pareils efforts, avoit quatre cent vingt-trois mille hommes armés pour la défense de leurs foyers. De tous côtés la haîne du nom anglois faisoit passer aux Américains des officiers et des ingénieurs de France, d'Allemagne et de l'Angleterre même. Les ports principaux de toutes les côtes étoient hérissés de forts, de redoutes et de batteries. Dans tous les endroits où les côtes ne laissoient pas la faculté d'employer ces moyens, des batteries flottantes étoient disposées pour résister aux vaisseaux ennemis. Des nuées de corsaires intrépides, et bien armés, interceptoient les vaisseaux du commerce anglois, non-seulement à la sortie de la Grenade et de la Jamaïque; mais dans toutes les mers de l'Amérique, dans la Méditerranée, et jusque dans la Baltique. Les fournitures navales, destinées pour Londres et Portsmouth, étoient enlevées par les corsaires américains qui croisoient presque sur les côtes d'Irlande et d'Angleterre. Les ports étrangers leur étoient ouverts pour la vente de leurs marchandises, et bientôt l'Angleterre se vit réduite à acheter, des François, des Hollandois, des Italiens mêmes, le sucre, le rum, le café de ses propres colonies.

Pendant tous ses préparatifs, l'intrépide Arnold dirigeoit sa petite armée sur le Canada par une route qui, peut-être, eut étonné l'audace d'Annibal, à travers des terrains

que les pieds des hommes n'avoient point encore foulés. On y rencontroit alternativement des bois touffus aussi vieux que le continent, à travers desquels il falloit s'ouvrir un passage avec le sabre et la hache. Des marais stagnans et profonds, sur lesquels il falloit établir des routes solides; enfin des rochers, des montagnes à gravir à chaque pas. La fatigue, la maladie, la misère, la faim, ne purent triompher de cette troupe de héros, dans l'ame desquels Arnold avoit su faire passer sa constance et son intrépidité. Malgré les pertes inséparables d'une grande entreprise, Arnold gagna enfin les parties habitées du Canada, où sa troupe trouva abondament tout ce dont elle avoit besoin pour réparer ses forces.

D'un autre côté, Schuyler et Montgomery avoient également gagné le Canada par la route opposée qu'ils avoient prise. Schuyler se chargea d'aller conclure un traité avec les Sauvages des environs, et laissa au général Montgomery le soin de diriger les opérations militaires. Celui-ci sut tellement se concilier l'esprit des Canadiens, qu'ils le regardoient comme un libérateur, et deux mille d'entre eux vinrent se joindre à lui. Abandonné de Schuyler, éloigné des secours, et ne recevant pas du congrès les renforts qu'il en espéroit, Montgomery sentit qu'il devoit se suffire à lui-même. Il mit le siége devant le fort St-Jean, et pendant que les travaux se poussoient avec activité, il se mit à la tête d'un détachement pour aller s'emparer du fort Chambly. Le général Prescot qui y commandoit, soutint d'abord l'attaque avec courage, et s'efforça, par une longue résistance à donner le tems au gouverneur Tarleton de venir à son secours. Montgomery n'en laissa pas la faculté à ce dernier, qui fut battu, et forcé de se jeter dans Montréal. Le fort Saint-Jean s'étant rendu,

Montgomery poursuivit Tarleton jusques dans Montréal, dont il s'empara sans coup férir; mais Tarleton lui échappa, et prit la fuite déguisé en matelot, et arriva sans accident à Québec.

Arnold et sa petite troupe étoit arrivé à la vue de Québec le 9 novembre, Montgomery et lui se hâtèrent, malgré l'hiver, de former le siége de cette place; il savoit que l'Angleterre projettoit d'envoyer une armée dans cette contrée pour soutenir les efforts de Tarleton, et ils sentoient la nécessité de prendre Québec avant l'arrivée de ce renfort.

Les dispositions de Montgomery pour la prise de Québec, furent faites avec tant de sagesse et d'audace, que cette capitale du Canada alloit tomber au pouvoir des Américains. Déjà Arnold avoit emporté la basse ville; Montgomery, de son côté, attaquoit la haute ville, et s'étoit emparé des premiers postes, quand la fortune trahit le courage des deux généraux américains; Arnold eut la jambe fracassée par un boulet de canon, et Montgomery reçut également un boulet qui lui ôta la vie. Ce désastre abattit le courage des troupes qui suivoient les ordres du général, et le colonel Campbell, qui se trouvoit à leur tête, ne put empêcher leur déroute. Du côté de la ville basse, les compagnons d'Arnold qui ignoroient le malheur de Montgomery, continuoient l'action avec ardeur, et s'étoient déjà emparés d'un second poste; mais bientôt moissonnés de tous côtés, et réduits à trois cents, ils furent obligés de mettre bas les armes, et de se rendre prisonniers de guerre.

Loin d'être accablé par un si grand revers, Arnold oublioit ses blessures, et réservant à des momens plus tranquilles les larmes qu'il devoit à Montgomery, rassembla les débris de l'armée, et se retira à trois mille de Québec

pour y attendre les renforts que le général Woster lui amenoit de Montréal, et les troupes qu'il espéroit que le congrès lui enverroit.

Cette campagne doit être mise au rang des entreprises de guerre les plus surprenantes que l'histoire ait célébrées. Le projet d'attaquer le Canada par deux côtés à la fois, et de le conquérir tout entier jusqu'aux portes de Québec, ou les deux armées devoient se joindre à travers des difficultés presqu'insurmontables, et par une route de presque deux cents lieues; l'exécution d'un si grand projet, avec moins de quatre mille hommes, et la jonction effectuée par les deux généraux, sont ce que l'on peut imaginer aujourd'hui de plus digne des tems héroïques. Le malheur de ces deux généraux devant Québec, où devoient finir leurs combats et la souveraineté de Georges III, en Amérique, ne pouvoient être réparés; mais leurs efforts n'en sont peut-être que plus intéressans et plus glorieux.

Tarleton qui avoit montré pendant tout le siége et l'attaque de Québec autant d'habileté que de courage, avoit trop d'expérience pour poursuivre les assiégeans, et chercher à les forcer dans leurs quartiers; montrant une prudence égale à sa fermeté, il se contenta de l'avantage inespéré qu'il avoit remporté, et n'exposa point le sort de la province à une démarche téméraire.

Arnold blessé, vaincu, privé de son brave compagnon d'armes, et de tout espoir de secours de la part du congrès, se montra supérieur aux événemens. Il fit passer la fermeté de son âme dans tous ses compagnons, et développant un génie plein de ressources, il convertit le siége en blocus, et disposa tellement le petit nombre de ses troupes, qu'elles étoient encore formidables. Ayant enfin été joint par Woster, avec environ cinq cents hommes, et l'artillerie de

de Montréal; il recommença le siége avec une nouvelle audace; mais les renforts d'Angleterre étant arrivés, le général Burgoine étoit débarqué avec une armée. Une plus longue persévérance eut été une impardonnable témérité. Arnold leva le siége, et par suite, cédant à la nécessité, il abandonna tous les postes du Canada pour se rapprocher d'Albany et du centre des forces continentales.

Pendant ces événemens mémorables, Wasingthon pressoit avec vigueur le siége de Boston; il força enfin le général Howe d'évacuer cette ville, et de lever, par sa fuite, le fameux interdit du port de Boston. Chassé de cette capitale, Howe ne voulut rien entreprendre avant l'arrivée de l'escadre commandée par le lord Howe, son frère, et la réunion des troupes angloises et allemandes que cette escadre lui amenoit. Il résolut d'aller les attendre à Hallifax, dans la Nouvelle Ecosse, où ils devoient relâcher.

Lord Dunmore poursuivoit d'un autre côté son systême incendiaire, habile également à faire du mal dans l'ombre, et à fuir sur ses vaisseaux aussitôt qu'il éprouvoit quelque résistance.

Le ministère britannique s'occupoit depuis plus de cinq mois du projet d'envahir les deux Carolines, et des préparatifs nécessaires à ce plan. De toutes les provinces confédérées, la Caroline méridionale étoit la plus révoltée contre la tyrannie de la métropole, et celle qui désiroit le plus d'en secouer le joug oppressif. Les troupes étoient bien pourvues d'armes et d'habits. Charles Lée les commandoit et les avoit mises sur un pied militaire redoutable. Instruite des projets du ministère, elle y répondit par la déclaration de son indépendance, et en adoptant une nouvelle forme de gouvernement. Le nouveau pacte social, remarquable par sa simplicité et sa sagesse, fut publié avec

la plus grande solennité, à Charles-Town. La vic
le sceau à cette démarche éclatante. L'amiral Pa
arrivé avec l'expédition, déterminé à soumettre
Town. Clinton, qui commandoit les *troupes* de terr
concerté avec lui, *tous les* moyens de destructio
tentés *contre* cette ville, mais inutilement. La
gloise fut excessivement endommagée et mise
combat, les attaques de terre furent désastre
l'armée royale, et Charles-Town, au lieu d'être
fit repentir ses ennemis de leurs projets cruels,
plans mal concertés.

Cependant le lord Howe, commandant en che
navales employées dans l'Amérique, venoit d'a
toutes les forces destinées à soumettre l'Amé
frère et lui étoient revêtus des pleins pouvoi
étendus. Le lord débuta par une proclamation,
il annonçoit l'étendue de ses pouvoirs, et invit
nies *à mériter le pardon du roi au moyen de le*
et de leur soumission indéfinie.

Le congrès général répondit à cette procla
publiant solennellement l'*acte d'indépendanc*
rique, à Philadelphie, le 4 juillet 1776. Cet a
tenoit une longue énumération des griefs de
contre la tyrannie de la cour de Londres,
d'œuvre de sagesse et de modération.

« Invoquons le juge suprême de l'univers
» en témoignage de la droiture de nos inte
» publions, au nom du bon peuple de ces états
» solennellement qu'ils sont de droit états l
» pendans; que leurs habitans sont et dem
» du serment de fidélité à la couronne brita
» tout lien politique entre eux et la Grande

…pu ; qu'ils sont en droit de faire ou la paix, contracter des alliances, établir un » commerce, et faire tels et tous autres actes et traités que » des état indépendans peuvent faire de droit.

» Et pour soutenir cette déclaration, nous mettons notre » confiance dans la protection divine, et nous engageons » les uns envers les autres, nos fortunes, nos vies, et ce » que nous avons de plus cher et de plus sacré, l'honneur ! »

Le premier soin du congrès, dans l'exercice de la souveraineté, fut d'envoyer des délégués aux cours de France et d'Espagne. Siléas Deane partit en cette qualité pour Paris, et Arthur Lée pour Madrid.

Ainsi étoit arrivé le jour marqué dans les destinées du monde, où les rapports qui enchaînoient à l'Angleterre la vaste étendue de l'Amérique septentrionale, devoient s'anéantir. Il avoit été prévu et prédit par tous les gens sages de l'Angleterre qui jugeoient sainement la conduite aveugle et tyrannique du roi et de ses ministses. Les états de l'Amérique devoient enfin figurer à leur tour dans le monde politique, à proportion de leur force et de leur étendue.

La province de Virginie avoit la première donné des instructions à ses délégués au congrès pour déclarer l'indépendance. Cette déclaration fut proclamée dans toutes les parties du continent au milieu des transports d'allégresse. La Nouvelle-Yorck, qui, dans ce moment même, étoit menacée d'invasion, fut celle où l'on montra le plus grand enthousiasme pour la liberté. Wasingthon s'y étoit rendu, et son armée étoit forte de vingt-huit mille hommes. L'acte d'indépendance fut lu le 10 juillet dans la ville de New-Yorck, à la tête de chaque brigade ; il excita les plus vives acclamations. Dans le premier moment d'ivresse, la

la plus grande solennité, à Charles-Town. La victoire mit le sceau à cette démarche éclatante. L'amiral Parker étoit arrivé avec l'expédition, déterminé à soumettre Charles-Town. Clinton, qui commandoit les troupes de terre, s'étant concerté avec lui, tous les moyens de destruction furent tentés contre cette ville, mais inutilement. La flotte angloise fut excessivement endommagée et mise hors de combat, les attaques de terre furent désastreuses pour l'armée royale, et Charles-Town, au lieu d'être conquise, fit repentir ses ennemis de leurs projets cruels, et de leurs plans mal concertés.

Cependant le lord Howe, commandant en chef les forces navales employées dans l'Amérique, venoit d'arriver avec toutes les forces destinées à soumettre l'Amérique. Son frère et lui étoient revêtus des pleins pouvoirs les plus étendus. Le lord débuta par une proclamation, par laquelle il annonçoit l'étendue de ses pouvoirs, et invitoit les colonies *à mériter le pardon du roi au moyen de leur repentir, et de leur soumission indéfinie.*

Le congrès général répondit à cette proclamation, en publiant solennellement l'*acte d'indépendance* de l'Amérique, à Philadelphie, le 4 juillet 1776. Cet acte, qui contenoit une longue énumération des griefs de l'Amérique contre la tyrannie de la cour de Londres, est un chef-d'œuvre de sagesse et de modération.

« Invoquons le juge suprême de l'univers, y est-il dit, » en témoignage de la droiture de nos intentions; nous » publions, au nom du bon peuple de ces états, et déclarons » solennellement qu'ils sont de droit états libres et indé- » pendans; que leurs habitans sont et demeurent absous » du serment de fidélité à la couronne britannique, et que » tout lien politique entre eux et la Grande Bretagne, est

» et doit être rompu ; qu'ils sont en droit de faire ou la » guerre ou la paix, contracter des alliances, établir un » commerce, et faire tels et tous autres actes et traités que » des état indépendans peuvent faire de droit.

» Et pour soutenir cette déclaration, nous mettons notre » confiance dans la protection divine, et nous engageons » les uns envers les autres, nos fortunes, nos vies, et ce » que nous avons de plus cher et de plus sacré, l'honneur ! »

Le premier soin du congrès, dans l'exercice de la souveraineté, fut d'envoyer des délégués aux cours de France et d'Espagne. Siléas Deane partit en cette qualité pour Paris, et Arthur Lée pour Madrid.

Ainsi étoit arrivé le jour marqué dans les destinées du monde, où les rapports qui enchaînoient à l'Angleterre la vaste étendue de l'Amérique septentrionale, devoient s'anéantir. Il avoit été prévu et prédit par tous les gens sages de l'Angleterre qui jugeoient sainement la conduite aveugle et tyrannique du roi et de ses ministses. Les états de l'Amérique devoient enfin figurer à leur tour dans le monde politique, à proportion de leur force et de leur étendue.

La province de Virginie avoit la première donné des instructions à ses délégués au congrès pour déclarer l'indépendance. Cette déclaration fut proclamée dans toutes les parties du continent au milieu des transports d'allégresse. La Nouvelle-Yorck, qui, dans ce moment même, étoit menacée d'invasion, fut celle où l'on montra le plus grand enthousiasme pour la liberté. Wasingthon s'y étoit rendu, et son armée étoit forte de vingt-huit mille hommes. L'acte d'indépendance fut lu le 10 juillet dans la ville de New-Yorck, à la tête de chaque brigade ; il excita les plus vives acclamations. Dans le premier moment d'ivresse, le

peuple courut en foule à la place publique, fit retentir jusqu'au ciel les cris de la liberté, environna la statue équestre du roi George, qui avoit été érigée en 1770, la renversa, brisa le piédestal, et le métal dont elle étoit formée fut employé à des instrumens de mort. On ordonna qu'il en seroit fait des balles, qui furent distribuées aux troupes continentales. Les habitans du Nouveau-Jersey montrèrent le même zèle et les réjouissances durèrent plusieurs jours dans les deux Carolines.

On a déjà vu que les habitans de la Caroline méridionale accusant de lenteur le congrès général, avoient devancé dans leurs délibérations la déclaration d'indépendance, et s'étoient donné des lois. Toutes les provinces, à leur exemple, se hâtèrent de faire des comités ou conventions, à l'effet de régler la forme particulière de leur gouvernement, conformément à l'idée qu'on se faisoit du droit public et de la liberté. Les conventions étoient composées des citoyens les plus éclairés, et l'on ne pouvoit attendre d'eux que des réglemens capables d'assurer à jamais l'indépendance et la prospérité de l'Amérique. Ils s'assemblèrent régulièrement dans les provinces respectives. Leur travail s'avançoit rapidement; on ne négligeoit rien pour consolider la liberté publique, et écarter l'effet des projets et des négociations artificieuses de la cour d'Angleterre. Les momens n'étoient pas favorables à la promulgation des pleins pouvoirs des frères Howe, et des promesses ou des menaces du monarque britannique.

Ce n'étoit pas assez de déclarer la liberté, et l'indépendance de l'Amérique, il falloit la soutenir contre les efforts de l'Angleterre. Nous allons voir, dans cette lutte imposante, un peuple, bon, simple, loyal, généreux, plein de courage et du saint enthousiasme de la liberté, aux

prises avec les agens serviles des volontés d'un despote et d'un ministre également cruel et corrupteur.

Le cabinet de Londres, malgré la bonne contenance qu'il affectoit, ne se dissimuloit pas à lui-même combien la réduction de l'Amérique devenoit difficile. Il savoit que les forces dont il pouvoit disposer, à cet effet, étoient plus qu'insuffisantes pour résister aux efforts généreux de trois millions d'hommes, qui avoient acquis le sentiment de leurs forces, et étoient dans la première ivresse de la liberté. Le ministère eut recours à des moyens de corruption; il tenta de séduire le général Wasingthon, et lui fi faire des ouvertures pour une négociation secrette. Wasingthon en avertit sur-le-champ le congrès. Cette conduite, à laquelle ne s'attendoient pas les ministres, accoutumés à disposer, pour de l'or, des volontés et des actions de tous ceux qui les approchent, mit en mouvement la vengeance ministérielle, et on mit tout en œuvre pour faire périr l'homme vertueux qu'on n'avoit pu séduire.

Le complot fut découvert au moment où, par son exécution, l'Amérique alloit être privé de son plus ferme appui. Le gouverneur Tryon, retiré sur la frégate, la *Duchesse de Gordon*, étoit l'agent direct des ministres, et le maire de New-Yorck l'ame de la conspiration; c'est dans la vie privée de Wasingthon qu'on avoit cherché les moyens de perdre ce général. Ce grand homme cédoit à l'amour. On n'est pas encore sage quand on n'a point senti sa foiblesse et la violence de ses passions. Les conjurés découvrirent qu'il étoit épris d'une belle femme de New-Jersey, appelée *Marie Connor*, veuve d'un Irlandois nommé *Gibbon*. Ses manières étoient engageantes, et sa phisionomie remplie d'agrémens; il régnoit dans ses traits, qui, sans être réguliers, étoient parfaitement beaux, un air de sensibilté qui

ne nuisoit pas à ses graces et à sa vivacité naturelle. Wasingthon l'entretenoit dans une maison près de la rivière d'Hudson, et il se rendoit souvent à cette maison déguisé pendant la nuit.

Cette femme aimoit en secret un jeune homme nommé *Claifort*, et lui rapportoit tout ce que disoit le général.

C'est sur ces découvertes que les conjurés firent le plan de leur complot. On commença par séduire Claifort. Non-seulement cet indigne favori rapportoit tout ce qu'il avoit pu découvrir de l'assemblée du congrès, il leur communiquoit même des lettres et des papiers, que la fragile Gibbon tiroit des poches de son bienfaiteur, et qu'il copioit à la hâte. Les conjurés, après en avoir pris lecture, en remettoient une seconde copie au maire, qui la faisoit passer au gouverneur Tryon. Un des complices déclara dans son interrogatoire, que beaucoup d'autres papiers étoient communiqués par un officier d'un grade supérieur, qui approchoit le commandant général, et étoit dans sa confidence. D'autres conjurés déposèrent qu'on avoit déterminé Claifort et plusieurs de ses compagnons à s'emparer de Wasingthon ; deux des gardes de ce général étoient gagnés ; on se proposoit de le mettre sur un bateau et de le conduire au gouverneur Tryon.

On se hâta de déconcerter de si funestes projets. Après s'être assuré de Mathews, maire de New-Yorck, de la veuve Gibbon, et de Claïfort ; on découvrit et on fit arrêter les autres conjurés. Le congrès traita cette affaire avec beaucoup de prudence et de ménagement, et dans le plus grand secret.

L'attachement du peuple accrut pour Wasingthon, en raison des risques qu'il avoit couru. Chacun veilloit à sa conservation, Son courage et sa prudence inspirèrent une

confiance universelle ; les femmes, les vieillards, les enfans bénissoient son nom, tandis que les hommes et les jeunes gens s'empressoient à chercher sur ses pas les dangers et la gloire.

Le cabinet de Londres sentit désormais qu'il falloit renoncer aux moyens de séduction, et n'espérer quelque succès que de la force et des moyens de l'Angleterre.

Toutes les troupes destinées à subjuguer l'Amérique étoient réunies à Staten-Island. La grande armée, qui devoit être chargée des principales opérations, se trouvoit complète. Le théâtre de la guerre s'ouvrit bientôt avec tout l'acharnement auquel on s'attendoit de part et d'autre.

Les commencemens furent d'un bien sinistre augure pour la cause de la liberté ; des revers sanglans et multipliés trahirent d'abord le courage des Américains ; Long-Island, New-Yorck, tombèrent au pouvoir des troupes royales. La férocité des soldats anglais, qui avoient massacré de sang-froid à Long-Island plusieurs milliers de prisonniers, porta les habitans de New-Yorck à un trait de désespoir qui dût faire trembler les vainqueurs, et leur faire entrevoir qu'ils ne pouvoient se flatter que de conquérir des débris et des monceaux de cendres.

On vit les habitans de New-Yorck mettre eux-mêmes le feu à cette ville malheureuse. En vain les soldats furent distribués dans tous les quartiers pour éteindre l'incendie, ils ne purent en arrêter les progrès, et furent à portée de remarquer la joie que témoignoient les habitans en voyant les flammes dévorer leurs propres maisons.

Les femmes, surtout, sembloient être animées du courroux des furies ; on les voyoit courir égarées les cheveux épars et hérissés ; tantôt elles fuyoient vers le rivage avec leurs enfans, puis les regardant avec horreur et regrettant

leurs foyers, elles rentraient précipitamment dans la ville en frémissant et poussant des hurlemens. Dans leur désespoir elles veulent tout embrâser. La flamme vole : elle dévore les maisons, les magasins, les chantiers; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues. On raconte qu'une de ces femmes, le couteau levé, accusant les hommes de lâcheté, remplissoit l'air de ses cris; un officier anglais la saisit et la désarma à l'instant où elle alloit se poignarder elle-même ponr se soustraire à la loi du vainqueur. Une autre fuyoit vers le camp de Wasingthon, en criant : *j'ai vu brûler ma maison, les tyrans ne l'auront pas.* Une troisième est arrêtée le flambeau à la main; les soldats l'environnent, et lui demandent avec colère ce qu'elle fait. *Je mets le feu à la ville*, leur répondit-elle avec fermeté. Un tiers de New-Yorck devint la proie de l'incendie, et si le général anglais n'avoit pas détaché de son camp la brigade des gardes pour renforcer la garnison, cette ville auroit été entièrement consumée,

Au milieu de ces désastres et de ceux qui les suivirent, le congrès se montra supérieur aux événemens. Il sentit que non-seulement il falloit supporter avec courage et résister avec constance aux forces de l'Angleterre; mais encore montrer aux peuples étonnés un corps politique constitué régulièrement sur la base solide d'un intérêt commun, et qui n'ait de pouvoir qu'autant qu'il en falloit pour assurer le salut et la prospérité de ses subordonnés.

Les nouvelles qui arrivoient de l'armée, le massacre de Long-Island, ni l'invasion, ni l'incendie de New-Yorck, ni les nouveaux malheurs dont on étoit menacé, ne troublèrent pas les délibérations des sénateurs de Philadelphie; leur fermeté stoïque sembloit défier la fortune, et le 4 octobre 1776 fut le jour où ils arrêtèrent les articles de

la confédération générale des états de l'Amérique septentrionale, monument de sagesse, et chef-d'œuvre d'égalité politique, entre toutes les parties de la grande république qu'ils venoient de former, sous le nom des *Treize Etats-Unis de l'Amérique.*

Cependant le sort continuoit d'être favorable à l'armée royale. Howe, à qui ses succès antérieurs n'avoient point encore ouvert le continent, résolut, pour y parvenir, de chasser l'armée américaine du poste important de Kings-Bridge, que Wasingthon défendoit avec vingt-deux mille hommes. Howe avoit rassemblé contre lui près de trente mille hommes; les dispositions savantes de Wasingthon ne furent point secondées par les troupes qui, il faut l'avouer, ne firent rien dans cette occasion digne de leur cause : le poste fut emporté.

La prise des forts Lée et Wasingthon suivit de près cette défaite, et bientôt Philadelphie fut menacée par le vainqueur. Dans ce moment critique, Wasingthon abandonné de son armée, qui, en vingt-quatre heures, se trouva réduite à moins de trois mille hommes, ne désespéra point du salut de la patrie; il vint avec de si faibles forces se poster à dix lieues de la capitale, et se saisit d'un poste avantageux. C'est-là qu'il se disposa à arrêter la marche triomphante de Cornwalis, qui, avec dix mille Anglais et six mille Hessois, s'étoit flatté de prendre ses quartiers d'hiver à Philadelphie.

L'audace et la résistance de Wasingthon, secondés par le patriotisme et l'éloquence des ministres de l'évangile, et surtout par l'activité du congrès, enfantèrent une nouvelle armée.

De son côté, le cabinet de Londres, malgré le nombre et la supériorité de ses troupes, qui déjà s'étoient rendus

maîtresses de deux provinces, de la plus grande partie du Nouveau-Jersy, et qui menaçoient la Pensilvanie, ne rougit pas d'opposer au courage magnanime du congrès et de son général, les moyens de la faiblesse et de la cruauté. Il excita de toutes parts les sauvages du Canada à l'incendie, au massacre et au pillage contre les malheureux Américains, et il n'eut pas de honte de se transformer en faux monnoyeur, en faisant contrefaire, par des agens à sa solde le papier-monnoie qui suppléoit au numéraire en Amérique. On a vu depuis ce cabinet odieux employer cette ressource infâme et déshonorante contre la France; mais avec aussi peu de succès.

C'est à cette époque, que le congrès, instruit des vues secrètes du gouvernement français, fit partir pour la France Siléas Deane et le célèbre docteur Francklin. Peu après leur arrivée, on vit Beaumarchais, sous le voile d'une spéculation mercantile, s'occuper de nombreux armemens dans plusieurs ports. Bientôt l'*Amphitrite*, avec un chargement complet d'armes, de munitions et d'habits, et douze vaisseaux sont prêts à mettre à la voile, et le *Fier Rodrigue* sort des ports de France avec des batteries menaçantes, qui commandent à l'Angleterre de respecter le commerce de son armateur.

On ne conçoit pas comment des conjonctures aussi frappantes ne firent aucune impression sur le cabinet de Londres.

« Les colonies françaises en Amérique, disoit le lord » Germaine dans le parlement, sont peut-être encore plus » mécontentes que les nôtres, seroit-il donc croyable que » la cour de Versailles osât encourager une rébellion voisine; » ne craindroit-elle pas que ses propres colonies ne fussent » tentées de participer aux droits illimités de la liberté? » Celles de l'Espagne ne trouveroient-elles pas le commerce

» de toutes les nations plus avantageux que celui des » compagnies exclusives de leur métropole; la jouissance » de leurs trésors plus agréable que l'obligation de creuser » des mines pour un monarque européen? Le voisinage » d'un grand état indépendant seroit pour la France et pour » l'Espagne un sujet perpétuel d'inquiétude, et ces cours » ne peuvent pas être aveugles à ce point sur leurs propres » intérêts. »

La suite des événemens a fait voir le peu de justesse de ces présomptions.

Quoiqu'il en soit, Wasingthon, dont l'armée avoit été renouvelée, conçut que l'instant étoit arrivé de changer de plan. Ce même guerrier, qui jusques-là n'avoit fait, pour ainsi dire, que se défendre, et n'avoit point voulu confier au hazard la cause sacrée de la liberté, se préparoit à repousser l'ennemi; il entreprit de resserrer l'armée angloise, et de forcer tous les postes avancés, sans risquer de bataille. Un semblable projet prouvoit de grandes connoissances de l'art militaire, et un coup-d'œil juste sur les différentes situations que présentoit l'immense étendue de la ligne occupée par l'armée royale. Les généraux anglois ne tardèrent pas à se repentir de s'être trop éloignés de leurs vaisseaux, et d'avoir laissé jusqu'à six lieues de distance entre leurs différens postes. Wasingthon profita habilement de leur faute; il les battit complètement à Trentown, les força d'évacuer tous les postes avancés, et de se replier jusqu'à Brunswick, où Cornwalis s'enferma avec un corps de troupes considérable, tandis que Howe, avec le reste de l'armée, fut réduit à prendre ses quartiers d'hiver à New-Yorck.

L'époque étoit enfin arrivée où les Américains devoient trouver la récompense de leur courage, de leur persévé-

rance et de leurs sacrifices. L'ascendant du génie devoit enfin l'emporter sur les froides conceptions des courtisans, et Wasingthon ne devoit plus désormais que voler de victoire en victoire.

L'armée angloise déconcertée et divisée, ne peut résister à un systême d'attaques successives et multipliées, qui dérangeoient tous les plans, et bientôt le général Howe fut réduit à demander une suspension d'armes. Mais Wasingthon connoissoit trop bien le prix du tems pour l'accorder et ne pas profiter de ses avantages.

Pendant que ceci se passoit en Amérique, les bons esprits de la métropole tâchoient, mais inutilement, de faire revenir le cabinet de Londres à des vues plus justes et moins contraires au bien public.

En vain le célèbre Pitt se fit transporter au parlement, ou depuis deux ans, il n'avoit point voulu paroître; vainement cet illustre vieillard employa toutes les ressources de son éloquence pour démontrer la nécessité de se reconcilier avec l'Amérique, et de déclarer la guerre à la France; en vain il s'éleva de toutes parts un cri de guerre *contre tout l'univers, pourvu qu'on eut la paix avec l'Amérique.* Les ministres s'obstinèrent dans leur projet d'asservir l'Amérique et de regarder les Américains comme des rébelles.

A cette époque les armes royalistes eurent au Canada quelques succès éphémères. Burgoine ayant réussi à Londres à faire oublier les services du brave Tarleton, étoit arrivé avec le titre de commandant en chef de l'armée du Canada, et des approvisionnemens immenses. Il avança dans les terres par la route des lacs; son armée parvint à reprendre Ticonderago et tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga. Les généraux Shuyler et Saint-Clair, surtout le dernier,

furent soupçonnés, non sans fondement, d'avoir trahi la cause de la liberté; il est au moins certain qu'ils ne firent aucun effort pour arrêter les progrès de Burgoine, et ils furent bientôt remplacés par Gates et Arnold, qui ne tardèrent pas à rétablir les affaires.

Sur le grand théâtre de la guerre, Wasingthon et Howe étoient aux prises. Ce dernier, forcé de céder aux ordres de la cour, qui attachoit la plus grande importance à la prise de Philadelphie, et la regardoit comme le coup le plus fatal à la cause américaine, avoit évacué les Jersey, et formé le projet d'aller attaquer cette capitale par la mer. Howe avoit reconnu la difficulté de suivre la route qui conduit de la Nouvelle Yorck dans la Pensilvanie, ayant sur les bras un ennemi aussi expérimenté et aussi habile que Wasingthon. Celui-ci ne tarda pas à reconnoître le nouveau plan de son adversaire, et fit aussitôt toutes les dispositions convenables pour faire échouer un pareil plan.

Les Américains, privés d'une marine respectable, ne purent empêcher Howe de remonter la Delaware; mais Wasingthon avoit tellement combiné sa marche, qu'il se trouva à jour précis au-devant de l'armée de Howe, et prit la position la plus propre à arrêter la marche de l'ennemi sur la rive gauche du creck de Brandiwine. Sa grande expérience lui faisoit sentir les risques d'une bataille décisive; mais le congrès allarmé de l'approche de l'armée angloise, demandoit une bataille, et lui envoya des ordres. Wasingthon obéit; mais son armée ne put résister dans une bataille rangée à la discipline de l'armée ennemie. La perte de la bataille de Brandiwine fut suivie de l'occupation de Philadelphie par les troupes royales.

Le congrès étoit sorti de cette ville et avoit transféré le lieu de ses séances à Yorck-Town, d'où il continua ses

délibérations. Il n'étoit resté dans la ville qu'un assez grand nombre de Quakers, dont la douceur, la patience et les vertus arrêtèrent l'insolence du vainqueur. La vertu obtint dans cette occasion l'hommage qu'elle doit recevoir en tout tems ; elle fut respectée du soldat sanguinaire et de l'Allemand sans pitié. L'audace et l'orgueil se changèrent en admiration, tant est grand le pouvoir de la sagesse et des mœurs, même sur les cœurs les moins accoutumés à leurs douces impressions.

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de suspendre un moment les récits militaires, pour donner quelque place à l'histoire intéressante de deux amans qui, dans ce tems de crise, attirèrent l'attention des deux partis.

*Dans les habitations situées sur les bords de la Delaware, il y avoit une jeune fille d'une grande beauté, nommée Molly ; elle aimoit le jeune Seymour, et en étoit éperduement aimée. Harvey, père de Molly, étoit riche ; il avoit des champs fertiles et de nombreux troupeaux, et Seymour étoit pauvre, il ne vouloit pas consentir à lui donner sa fille. Les deux amans auroient pu se passer du consentement de leurs parens, et ils y étoient autorisés par les usages du pays ; mais le respect étoit plus fort, ils n'osoient en venir à cette extrémité. Seymour, dans son chagrin, résolut d'aller faire la guerre. Il partit pour la Caroline à la suite d'une troupe de volontaires. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse, il se distingua à la défense du fort Sullivan, et le commandement d'une compagnie devint bientôt sa récompense. Ayant rejoint depuis l'armée de Wasingthon, il desiroit revoir sa maîtresse ; il demanda et obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant revenir capitaine, le reçut avec joie, et ne crut pas devoir refuser pour gendre un homme

utile à la patrie. Le tems pressoit, il falloit que Seymour retournât dans le camp ; le mariage se fit dès le lendemain. Après la cérémonie les parens du jeune homme et ceux de l'épouse se rassemblèrent sous de grands arbres environnés de treillages à deux cents pas de l'habitation d'Harvey. Ils y faisoient un repas champêtre, assaisonné par le plaisir, lorsque quelques soldats de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouroient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymour et les témoins de son bonheur étoient en sécurité ; l'armée angloise étoit très-loin de là, et le pays étoit couvert par les détachemens de Wasingthon qui tenoient la campagne. Cependant deux soldats appercevant de loin entre les arbres un uniforme américain, s'avancèrent en appelant leurs camarades. Ils surprennent Seymour au milieu de la joie et de l'ivresse des plaisirs ; ils veulent l'emmener prisonnier. Il n'avoit pas ses armes, mais le courage et l'amour ajoutant à sa force, il saisit un de ses agresseurs, s'empare de son fusil et le renverse d'un coup de bayonnette. L'autre soldat prend la fuite, Seymour le poursuit et lache son coup après lui. Il regarde, il voit le piquet anglois retourner sur ses pas, et précipiter sa marche, craignant sans doute de s'engager au milieu de quelque parti américain. Alors il revole vers ses parens et ses amis ; il avance joyeux de sa victoire, et il n'entend que des gémissemens et des cris ; il approche ; la balle a frappée son épouse ; il la trouve baignée dans son sang. La mort avoit choisi pour la moissonner le jour même de son hyménée, et son sein est frappé d'un coup mortel. Ne pouvant supporter ce spectacle douloureux et terrible, ni la voix d'Harvey qui lui redemande sa fille ; il retourne éperdu dans le camp pour se livrer tout entier à la fureur et au désespoir. Il ne tarda pas à

trouver dans les combats la mort qu'il désiroit, et à suivre dans la nuit du trépas celle qu'il avoit tant aimée.

Après la défaite de Brandiwine, Howe étoit maître de Philadelphie; mais Wasingthon possédoit le pays et le brave Putnam averti du mauvais succès des armes du congrès, étoit accouru par une marche prompte au secours du général à Elisabeth-Town.

Cependant l'Angleterre voyoit avec la plus grande inquiétude le séjour de Francklin, Deane et Lée en France. La considération dont la philosophie américaine jouissoit à Paris, l'attention de cette capitale fixée depuis quelque tems sur la guerre de l'Amérique, et plus encore le ressentiment profond et caché qui devoit nécessairement régner dans le cabinet de Versailles, donnoient la plus vive inquiétude aux ministres anglois. Tandis qu'ils affectoient dans le parlement une grande sécurité sur les dispositions de la France, et le rétablissement de la marine; leur ambassadeur à Paris témoignoit fréquemment ses craintes et son humeur. Tantôt il demandoit avec fierté qu'on lui déclarât le motif des armemens qu'on préparoit en France: tantôt il prioit en suppliant que l'on ne donnât aucuns secours a l'Amérique révoltée; il ne parloit que de paix, et la cour de France dissimuloit et jouissoit secrètement des dangers de l'Angleterre en attendant le moment favorable de rompre ouvertement.

Pendant ces oscillations de la politique européenne, l'Amérique s'occupoit sans relâche des moyens d'assurer sa liberté. Son impatience à cet égard ne se trouvoit pas d'accord avec la sage lenteur de Wasingthon, qui sentoit très-bien qu'il convenoit aux intérêts de la patrie, d'éviter les risques d'une guerre offensive, pour se renfermer dans des mesures défensives, qui, en faisant gagner du tems, devoient

devoient nécessairement détruire l'armée angloise. La saison de 1777 avançoit. Le général étoit sollicité par le congrès et par les officiers étrangers qui servoient dans son armée d'engager une action. Forcé de céder, et ayant été informé que le général Howe avoit détaché une partie de ses troupes, dans le dessein d'attaquer les forts sur la Delaware, il jugea cette occasion favorable pour déloger les corps qui étoient cantonnés à Germantown ou dans les environs.

Wasingthon assembla ses officiers généraux le 3 octobre, et il fut résolu que l'attaque se feroit lendemain. La division Sullivan et de Waine, soutenue par la brigade de Conway, devoient entrer dans la ville, tandis que le général Armstrong, à la tête des milices de la Pensilvanie, se porteroit sur l'aîle gauche et les derrières de l'ennemi. Les divisions de Gréen et de Stephens, soutenues par la brigade de Mac-Dougal, devoient faire un circuit pour attaquer l'armée angloise, et les milices de Maryland et de Jersey devoient tomber sur les derrières de l'aile droite. Le lord S.irling commandoit un corps de réserve.

On doit remarquer dans ces dispositions une nouvelle preuve du génie militaire de Wasingthon. Le chevalier Howe, averti des mouvemens de l'armée américaine, accourut au secours de Germantown, avec tout ce qui lui restoit de troupes. C'étoit ce que Wasingthon avoit prévu. Si son plan de bataille réussissoit entièrement, l'armée angloise étoit perdue, au lieu que le plus mauvais succès ne pouvoit rien produire de décisif contre lui; il hasardoit peu de chose et pouvoit détruire son ennemi.

L'armée américaine se mit en marche le 3 octobre à sept heures du soir, et le lendemain matin, au lever du soleil, un parti avancé de la brigade de Conway attaqua le piquet des Anglois, campés à Germantown,

en une espèce de bourg, où il n'y a qu'une seule rue qui se prolonge des deux côtés du grand chemin pendant près de trois quarts de lieues. Le corps anglois qui y étoit campé étoit d'environ quatre mille hommes, et le camp étoit à l'extrémité de la ville.

Le général Sullivan qui commandoit la colonne de droite, ayant attaqué l'infanterie légère et les autres troupes campées près du piquet, les chassa de leur poste, où elles laissèrent leurs bagages à l'abandon et les tentes toutes dressées. Aucun Américain ne s'arrêta pour piller; ils traversèrent le camp, laissant les maisons sur la gauche, et pénétrèrent dans la ville, où ils furent arrêtés par des troupes qui défendoient la place du marché. Le corps de réserve qui attendoit l'arrivée de la colonne de gauche, marchoit par la grande rue. Les Anglois avoient jeté des soldats dans une maison de pierres que sa position rendoit difficile à forcer. Ils pouvoient, en tirant par les fenêtres, incommoder les Américains; mais ils ne devoient pas espérer d'arrêter leurs progrès. Par malheur au lieu de poursuivre on s'obstina à vouloir forcer les Anglois dans cette maison. En vain le chevalier Duplessis-Mauduit et le jeune colonel Laurens, s'emparèrent d'une grange remplie de paille, et allèrent sommer les Anglois de se rendre, en les menaçant de mettre le feu à la maison, déjà environnée par les troupes américaines. Cet excès de témérité ne produisit aucun effet; on ne leur répondit que par une grêle de coups de fusil auxquels ils échappèrent par un hasard aussi rare que leur audace. Alors Wasingthon envoya en parlementaire un officier américain avec un tambour; mais les Anglois, sans égard au signal de paix qu'ils avoient arboré, les tuèrent tous deux à bout portant. L'artillerie de campagne étoit d'un trop foible calibre pour faire brêche

à cette maison ; des boulets de quatre livres laissoient à peine une trace légère dans des murs de près de trois pieds d'épaisseur ; on essaya inutilement de l'incendier, les flammes ne pénétrèrent point au-delà des portes du rez-de-chaussée ; il fallut y renoncer.

Pendant que la colonne de droite perdoit ainsi un tems précieux, l'attaque de la colonne de gauche, sous les ordres du général Gréen, débuta de la manière la plus heureuse. Les Anglois furent attaqués, rompus et repoussés. Sur ces entrefaites l'armée angloise qui avoit quittée le camp de Skuilkill pour secourir Germantown, accourut pour rétablir les affaires. Les élémens trahirent alors la cause de la liberté. Un brouillard épais s'étant élevé, les différentes colonnes de l'armée américaine restoient dans l'ignorance de leurs mouvemens respectifs ; elles ne purent ni se déployer, ni agir de concert. Les divisions, trop multipliées, qui devoient entourer Germantown et l'armée angloise, se croisèrent, et se prirent réciproquement pour des corps ennemis. Le général Cornwallis, arriva de Philadelphie avec les grenadiers et les chasseurs, sans rencontrer d'obstacles, et le chevalier Howe qui s'apperçut promptement de la confusion de l'armée américaine, profita du désordre occasionné, tant par la méprise des troupes, que par le siége infructueux de la maison de pierres, pour rallier son armée, déjà presque vaincue, et repousser les ennemis, qui prirent une position avantageuse à quatre mille de Germantown.

Tandis que Wasingthon et Howe tenoient ainsi par leur habileté la fortune indécise entre les deux partis, Arnold avoit joint l'armée du nord avec un renfort considérable en hommes et en artillerie. L'armée du nord fut dès-lors en état de s'opposer aux progrès de Burgoine, et de lui

couper le passage. Ce général enflé de ses premiers succès, ne s'arrêta point à s'assurer des postes circonvoisins, ni à combattre les détachemens de milice qui se rassembloient autour de lui. Pressé d'arriver à Albany, il pénétra dans l'intérieur du pays, malgré les obstacles naturels qui le retardèrent et qui l'obligèrent d'employer seize jours à faire six lieues. Il avoit fait prendre une route plus facile à l'aile droite de son armée, commandée par le général Saint-Léger, qui, sous la conduite des Sauvages, devoit traverser le lac Ontario et le pays de Mowack, pour le venir joindre à Albany. Saint-Léger fut complètement battu par le colonel Alkerman, et réduit à fuir jusqu'à Montréal.

Burgoine reconnut alors, mais trop tard, qu'il s'étoit avancé imprudemment dans le pays ennemi. En effet, les Américains s'emparoient autour de lui de tous les postes; ils détruisoient les bateaux, enlevoient des prisonniers et coupoient toutes les communications avec les magasins et les subsistances qu'il avoit laissées derrière lui. Burgoine, en retournant sur ses pas, perdoit tout le fruit de ses travaux, les dépenses énormes de cette expédition, et trahissoit les plus grandes espérances de sa cour. Il entreprit de forcer ses ennemis en leur passant sur le ventre en rase campagne, et de risquer une action d'éclat.

Il attaqua, en conséquence de ce plan, les troupes commandées par Arnold, qui lui tua trois cents hommes, et lui prit une partie de son artillerie; malgré cet échec, il continua de se porter en avant, et résolut de faire une tentative contre Remington, où il savoit que les Américains avoient rassemblé beaucoup d'approvisionnemens. En pénétrant vers Albany, il se rapprochoit du général Clinton, qui, de son côté, remontoit la rivière d'Hudson, et s'apprêtoit à attaquer le fort Montgomery, dont la prise lui

couvrant tout le pays, pouvoit réduire le général Gates à diviser ses forces, et pouvoit empêcher ce dernier de correspondre avec Arnold.

Il dirigea tous ses efforts contre l'aile gauche de l'armée américaine. C'étoit là qu'Arnold combattoit, soutenu par le brave Lincoln. Arnold voyant que ses troupes souffroient beaucoup du feu de cinq pièces de canon que Burgoine avoit avantageusement placées, se mit à la tête de deux cents hommes de bonne volonté qui marchèrent droit à la batterie, l'emportèrent l'épée à la main. Le sixième régiment d'infanterie angloise qui défendoit cette batterie, fut taillé en pièces; Les deux officiers généraux américains furent blessés dans cette action; mais la blessure d'Arnold le rendoit plus redoutable encore; il ne voulut point quitter le combat. Le fer et le plomb voloient de toutes parts. L'armée angloise fut repoussée presque dans ses lignes, et les Américains y entrèrent vainqueurs; ils enlevèreut en entier le bagage d'un des régimens allemands; le général Frazer qui commandoit sous Burgoine, fut tué; ils s'emparèrent des malades et des blessés, et forcèrent enfin les vaincus à se retirer honteusement dans une espèce de camp fortifié auprès de Saratoga. Le colonel Morgan, secondé par le chevalier de Kermorvan, l'un des officiers françois passés des premiers en Amérique, se distinguèrent dans cette journée, à la tête des *Riflemans*, en tournant la droite de l'ennemi par une marche forcée, et hâtant la victoire par un feu soutenu, qui tua beaucoup de soldats, et ne permit pas au général anglois d'exécuter une manœuvre habile qu'il avoit préméditée pour rentrer dans ses lignes et garder le terrain.

Gates poursuivit Burgoine et l'enveloppa dans son camp de Saratoga. Le général anglois voyant alors que les chas-

seurs américains harceloient continuellement l'arrière-garde et les flancs de son armée ; qu'ils interceptoient ses provisions ; que ses troupes découragées et épuisées étoient prêtes à succomber sous le fer des ennemis, et qu'il ne leur restoit de vivres que pour douze jours, se décida enfin à fuir honteusement devant son ennemi, trop heureux s'il pouvoit parvenir à lui dérober la connoissance de la retraite qu'il alloit entreprendre pour regagner le lac George.

Mais Gates l'avoit deviné, et déjà l'armée angloise étoit cernée de toutes parts. Un corps d'Américains, commandé par le colonel Browne, parut à la tête d'un défilé qu'il falloit passer pour sortir du camp de Saratoga. Le général anglais perdit la tête et le courage, et passa toute la journée dans l'incertitude et les délibérations. Le lendemain l'armée de Gates toute entière parut à l'autre côté du camp, et il ne resta plus à Burgoine d'autre parti à prendre que de se rendre au vainqueur et d'implorer sa clémence. Le général Burgoine demanda que son nom ne fût pas compris dans la capitulation : quoiqu'on ait imputé cette particularité à un excès d'orgueil, l'humilité de la prière d'un général vaincu, qui demande à son ennemi qu'on ne le nomme pas, doit lui faire pardonner le motif d'une telle demande. Que Burgoine ait été nommé ou non dans la capitulation de Saratoga ; l'avenir saura qu'il a mis bas les armes avec toute son armée devant les troupes confédérées de l'Amérique, commandées par Gates. Ce général ne contesta point à son ennemi désarmé une satisfaction si frivole ; il écrivit seulement, en apostille, que le général Burgoine, quoiqu'il ne fut pas nommé dans la capitulation, n'en étoit pas moins tenu à l'exécution de tous les articles.

Profitant de la victoire, Gates envoya le brave Starck

avec un détachement de quatre mille hommes reprendre Ticondérago, et lui-même, à la tête du reste de son armée, s'empressa d'occuper les bords de la rivière d'Hudson.

Pendant que les armées américaines soutenoient si honorablement la cause de la liberté, et que les Anglois éprouvoient à Saratoga la clémence et la modération de leur vainqueur, deux vils stipendiaires développoient, avec l'acharnement le plus odieux, le systême de destruction si chéri du cabinet anglois.

Le cruel Waugahm, à la tête de quatre mille Irlandais et Allemands, avoit emporté plusieurs passages fortifiés, et remonté la rivière d'Hudson. James Wallace, son digne compagnon, le même qui l'année précédente avoit inutilement tenté d'incendier le bourg de Connecticut, l'accompagnoit sur des galères à rames, armées de canons, et qui portoient les bagages. Ils parvinrent dans la soirée du 15 octobre 1777, devant la ville d'Esopus, et tandis que Wallace mettoit le feu aux navires et aux bateaux qui étoient à l'ancre, Waugham entroit dans la ville qui n'étoit pas fortifiée, et livroit tout au pillage. Les habitans surpris coururent aux armes, et voulurent quelques momens défendre leurs foyers; mais après s'être convaincus de leur impuissance, ils jettèrent leurs armes et demandèrent quartier. Ne pouvant l'obtenir, ils se réfugièrent tumultueusement dans leurs maisons, qu'ils regardoient encore comme un asile contre la férocité de leurs ennemis.

Alors Waugham fit mettre le feu aux maisons; rien ne fut épargné, et lorsqu'il ne resta plus d'autre vestige de la ville d'Esopus que ceux que le pillage avoit mis entre les mains de ses soldats, il continua sa marche, enlevant les bestiaux, pillant les villages, égorgeant les habitans désarmés et dispersés dans la campagne, mettant le feu

aux chaumières, et faisant la guerre aux femmes, aux troupeaux. Il surpassoit les Sauvages eux-mêmes, par sa manière féroce de traiter les prisonniers, les estropiant à coup de sabre, après qu'ils s'étoient rendus à discrétion. Ses soldats s'abandonnoient à l'envi à tous les excès et à toutes les abominations dont l'histoire craint de se souiller, et qu'elle rejette sur les tems fabuleux pour que l'humanité ne conçoive pas une trop juste horreur d'elle-même. Il a été constaté qu'à la ferme de Lauceu, les dignes compagnons d'armes de Waugham retirèrent de la tombe le corps d'une jeune et belle personne nouvellement inhumée, et que pendant plusieurs jours le spectacle de ses appas flétris accusa leur curiosité barbare. A leur approche les sombres asiles des forêts devenoient la retraite d'un sexe timide et foible, que les bêtes féroces effrayoient moins que l'iniquité des Anglois. Le nom de Waugham étoit devenu l'indignation et l'effroi de l'Amérique entière; mais les lâches prirent la fuite et disparurent aussitôt qu'on apprit la défaite de Burgoine, et que Gates approchoit.

La joie fut universelle dans toute l'Amérique, à la nouvelle de l'heureux événement qui venoit de précéder la fin de la campagne. Il y eut des illuminations à Boston, à Charles-Town et dans plusieurs villes. On applaudissoit surtout à la modération avec laquelle le général Gates avoit usé des droits de la victoire, en faisant des conditions honorables à son ennemi, au lieu d'user de représaille que méritoit sans doute la politique farouche et sanguinaire du cabinet britannique. C'étoit la première fois qu'on avoit vu une armée entière forcée de mettre bas les armes, et de se rendre à la merci des vainqueurs, sans pouvoir se délivrer, ou sauver du moins son honneur dans les hasards d'une bataille.

Les

Les armes angloises ne furent pas plus heureuses devant le fort Blisshis, défendu par le colonel Smith. Les assaillans furent repoussés et obligés de renoncer à leur entreprise.

Tandis que les forts étoient attaqués du côté de la mer, la flotte angloise s'efforçoit de remonter la rivière pour pénétrer jusqu'à la ville; mais le génie de Wasingthon pourvoyoit à tout. Les passages furent si bien défendus par les galères, les bateries et les chevaux de frise, que pour y parvenir il en coûta à l'Angleterre deux vaisseaux qui furent entièrement détruits; quatre autres furent contraints de se retirer, et toute la flotte fut désemparée.

Le tems étoit enfin arrivé où la France pouvoit, sans risque, faire repentir la cour de Londres du peu de modération dont elle avoit usée dans la dernière guerre.

Il ne manquoit aux Américains que d'avoir en Europe des alliés puissans pour aider la foiblesse de leur marine militaire contre les flottes redoutables de l'Angleterre. Tant que ces flottes ne seroient point détournées pour combattre des ennemis étrangers, elles pouvoient empêcher les Américains d'étendre leur commerce dans les marchés européens, et les priver par conséquent de toute la prospérité qu'ils attendoient des suites d'une révolution entreprise avec tant de courage, et conduite avec tant de fermeté. Leurs agens auprès des cours de France et d'Espagne, croissoient en crédit et en considération, à proportion des avantages remportés par leurs armées. L'agitation étoit générale dans toutes les cours. On vouloit abaisser l'Angleterre et la réduire à n'être désormais qu'une puissance secondaire dans la hiérarchie politique de l'Europe. Le peuple de France se rappeloit, avec amertume, tout ce qui avoit précédé la paix de 1763; il se montroit ardent

pour la guerre, et sembloit être animé du désir de la vengeance. Le même esprit fermentoit à la cour de Versailles.

La conduite insolente des agens de l'Angleterre, et les hostilités que commettoit journellement la marine angloise contre les vaisseaux françois, sous prétexte qu'ils portoient des vivres et des secours à l'Amérique, alimentoient de plus en plus les germes de haîne, et le désir d'humilier un orgueil aussi déplacé.

Le lord Stormont, ambassadeur d'Angleterre renouvelloit, prodiguoit ses plaintes, et prenoit la modération du cabinet de Versailles pour de la timidité, et finit par s'exprimer avec une chaleur si peu convenable, qu'un jour le comte de Vergenne se crut obligé de l'interrompre en lui observant que si ce qu'il venoit de dire étoit l'objet de sa mission, il alloit en rendre compte au roi, et que la cour de Londres devoit être trop éclairée sur la dignité des souverains, pour ne pas pressentir sa réponse. Cette fermeté inattendue le frappa; il pria le ministre françois de regarder comme non-avenu ce qu'il venoit de proférer. L'ambassadeur britannique s'apperçut alors que le tems n'étoit plus où les Anglois bravoient impunément les grandes puissances de l'Europe.

Les choses étoient en cet état quand la nouvelle de la défaite du général Burgoine vint changer tout-à-coup les dispositions et les desseins de la cour d'Angleterre. Ne pouvant plus espérer de soumettre les Américains, elle désira se réconcilier avec eux pour déclarer la guerre à la France. Elle employa d'habiles agens pour rechercher et sonder les commissaires américains qui résidoient à Paris, et leur proposer la paix à condition que le congrès réuniroit ses efforts à ceux de l'Angleterre contre la maison de Bourbon; mais Vergenne sut gagner de vîtesse; l'indépendance des

Etats-Unis de l'Amérique fut tout-à-coup reconnue par la cour de France, dans un traité préliminaire, le 6 février 1778. Francklin, Déane et Lée signèrent avec le plénipotentiaire de France un traité définitif d'amitié et de commerce entre la couronne de France et les Etats-Unis de l'Amérique.

Francklin parut devant le roi de France, comme ministre de la nouvelle puissance. Il lui fut présenté dans la galerie par le comte de Vergenne, ministre des affaires étrangères. Il étoit accompagné et suivi par un nombreux cortège d'Américains et de partionliers de tous les états, que la curiosité avoit attirés. Son âge, son extérieur vénérable, la simplicité de ses habits, en une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux et de singulier dans la vue de ces Américains augmentoit l'attention publique. On battit des mains, et tout annonçoit à l'instant cet enivrement d'imagination dont les François sont plus susceptibles qu'aucun autre peuple, et dont leur politesse et leur douceur augmentent encore le charme pour celui qui en est l'objet. L'accueil du roi de France fut des plus obligeans. Lorsque le nouvel ambassadeur traversa les cours pour se rendre chez le ministre des affaires étrangères, la multitude l'attendoit au passage, les acclamations publiques le suivirent, et le même accueil dura quelque tems à Paris.

Le traité d'amitié et de commerce entre les deux puissances, fut bientôt officiellement notifié à la cour de Londres par le marquis de Noailles, ambassadeur de France, et cette notification fut le signal des hostilités.

La France s'y étoit préparée depuis long-tems, et une flotte considérable, commandée par M. d'Estaing, partit pour l'Amérique, portant M. Gerard, en qualité de ministre plénipotentiaire de France auprès du congrès.

Le congrès, malgré les menaces et les moyens de séduction employés par l'Angleterre, n'eut qu'une voix pour ratifier le traité, et lorsqu'ensuite on donna en pleine assemblée lecture de la commission des envoyés de l'Angleterre, le président l'interrompit parce qu'elle contenoit des termes injurieux à la France. Les commissaires ne tardèrent pas à recevoir une réponse définitive, dans laquelle le congrès leur déclara qu'il ne pouvoit écouter aucune proposition avant le rappel des forces de terre et de mer, et la reconnoissance de la souveraineté des Etats-Unis de l'Amérique.

L'armée angloise apprenant l'arrivée prochaine de la flotte françoise aux ordres du comte d'Estaing, sortit de Philadelphie, le 18 juin 1778.

Enfin Philadelphie étoit délivrée; les Américains étoient parvenus à anéantir peu à peu le grand armement devant lequel les ministres de Londres avoient annoncé que toutes les troupes de l'Amérique mettroient bas les armes. Un allié puissant faisoit une diversion redoutable en faveur de la cause américaine. L'indépendance de l'Amérique cimentée par tant de travaux et de sang répandu, étoit enfin assurée, la souveraineté du peuple américain reconnue par les deux premières puissances de l'Europe, et l'Angleterre humiliée et vaincue recevoit le juste prix de sa tyrannie injuste et sanguinaire, par la perte entière d'une de ses colonies la plus importante, et les Etats-Unis de l'Amérique eurent une place marquée parmi les puissances libres et souveraines.

FIN.

APR 2 5 198[illegible]

